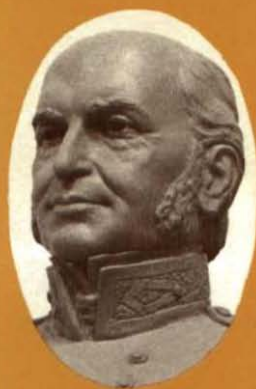


Georgette Lamoureux

# Bytown et ses pionniers canadiens-français 1826-1855



Lt-col. John By



Mgr Guigues



Joseph-Balsura Turgeon



Mère Elisabeth Bruyère

Georgette Lamoureux

**Histoire d'Ottawa  
Tome I**

**Bytown  
et ses Pionniers  
canadiens-français**

Réédition corrigée  
1984

## DU MÊME AUTEUR

Visages de La Havane	1962	Éditions Beauchemin
Visages du Japon	1969	Éditions Paulines
Histoire d'Ottawa	Tome II (1855-76)	1980
Histoire d'Ottawa	Tome III (1876-1899)	1982
En préparation:		
Histoire d'Ottawa	Tome IV (1900-1926)	

Tous droits de reproduction, traduction et adaptation  
réservés pour tous pays

Copyright © Canada 1978, 1980 et 1982 par G. Lamoureux,  
Ottawa, Canada

Dépôt légal — Bibliothèque nationale du Canada, Ottawa  
Bibliothèque nationale du Québec, Québec

## Table des matières

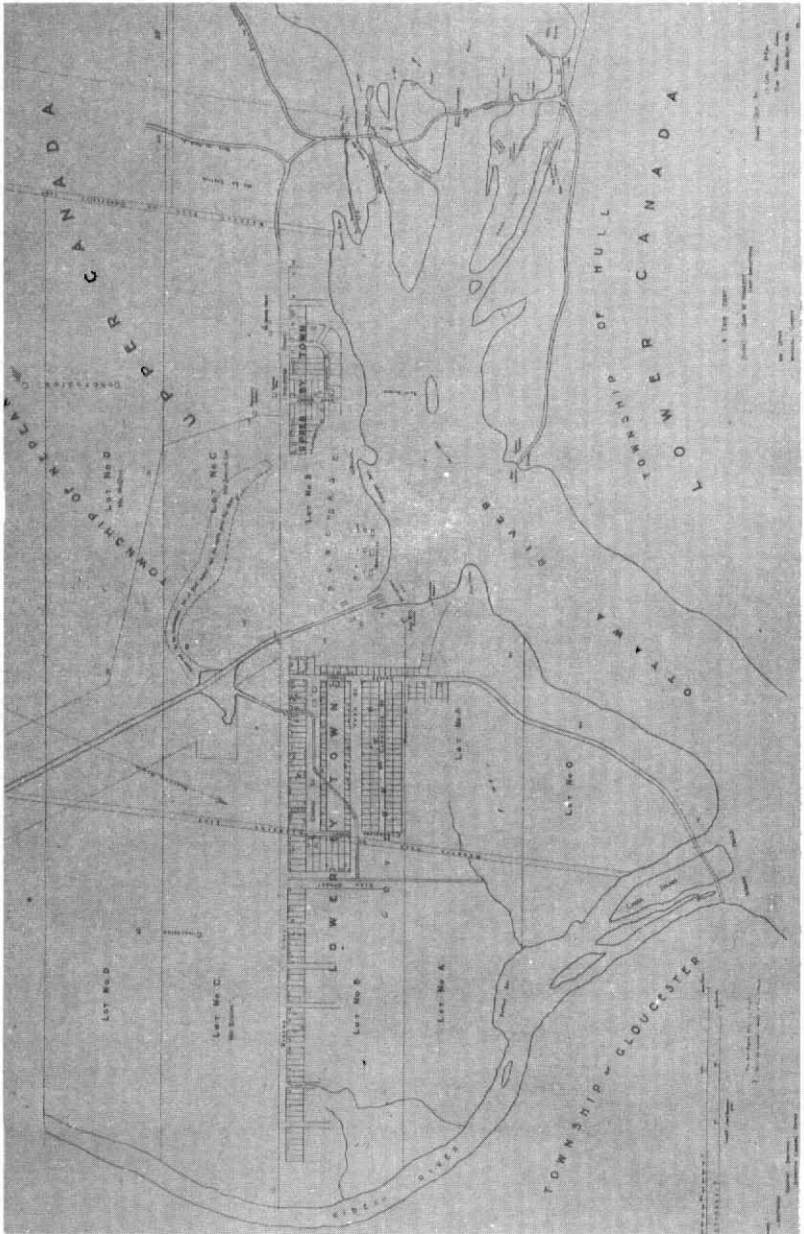
	Page
Carte .....	2
Introduction .....	5
<b>Première partie</b>	
Chapitre premier — Ceux qui ont écrit sur la ville d'Ottawa	9
Chapitre II — Résumé historique de 1763 à 1855 ...	21
III — La rivière des Outaouais .....	27
IV — Indépendance des Etats-Unis—Les Indiens—Les Loyalistes—Arrivée de Philemon Wright et progression de Hull jusqu'en 1826.....	55
V — Autour de nos falaises avant 1826: les premiers Loyalistes dans notre région —Fondation de Perth et de Richmond —Le duc de Richmond—Les seigneurs du Comté de March—Peuplement du côté sud de l'Outaouais—Regard sur l'emplacement de Richmond Landing	69
VI — Les Canadiens français dans le Haut-Canada et dans la vallée de l'Outaouais avant 1826 .....	93
VII — Bytown: choix du site du canal Rideau —Commencement des travaux—Arrivée des premiers habitants du village—Installation des rues, construction des ponts, etc. Aspect de Bytown en 1832 .....	99
VIII — Le canal Rideau: sa construction, son parcours, ses écluses.....	129
IX — Que reste-t-il du passage du colonel John By?.....	147
X — Développement du village après 1832 —Premières écoles et églises—Auberges et hôtels—Besserer et la Côte de sable—New Edinburgh et McKay .	155



XI — Première église catholique—Mgr Bruno Guigues—L'évêché .....	185
XII — 1845: Arrivée des Soeurs Grises de la Croix—Fondation d'une école et d'un hôpital .....	197
XIII — "L'enfer de Bytown"—Jos Montferrand—Peter Aylen .....	213
XIV — Epidémie, hôpitaux et cimetières— Premiers médecins .....	223
XV — Fondation du Collège de Bytown ....	241
XVI — Bytown, de 1847 à 1855 .....	249
XVII — Fondation d'organismes et de sociétés en général—Institut canadien-français, Société St-Jean Baptiste, etc. ....	261
XVIII — Chutes de la Chaudière—Premiers moulins sur les îles—Installation des grandes scieries après 1850 .....	267
XIX — La rivière Rideau .....	277
XX — 1855: Bytown devient la Cité d'Ottawa: son aspect, sa réputation et ses chances de devenir capitale du Canada .....	285

### Deuxième partie

LES PIONNIERS CANADIENS-FRANCAIS À BYTOWN .....	297
Bibliographie .....	361
Index .....	



Bytown 1831



## INTRODUCTION

Cette étude a été commencée il y a quatre ans environ et découle d'une seule phrase lue dans une brochure écrite par Monsieur Hamnett P. Hill, intitulée "Christ Church Cathedral, 1832-1932". L'auteur y disait que la population de Bytown se composait, en 1832, d'Écossais presbytériens, d'Irlandais catholiques, d'Anglais anglicans et de Méthodistes coloniaux.

Assertion surprenante, à la vérité! Je savais, pour en avoir lu les détails dans des écrits de L. Brault, d'Edgar Boutet et d'autres, qu'en 1830, la population canadienne-française était d'environ 400 âmes et que, même tout au début de la construction du canal, c'est-à-dire en 1826, environ 75 de mes compatriotes travaillaient ici.

Bien sûr, une bonne proportion des premiers habitants de Bytown quittèrent le petit village à la fin des travaux. Mais d'autres, y compris des Canadiens français, restèrent, s'installèrent, travaillèrent et fondèrent une famille, formant la trame d'une population qui atteint maintenant le chiffre de 300,000 habitants dans une ville qui, elle, est devenue la capitale du pays.

Mais avant d'étudier l'apport des Canadiens français dans la fondation de notre ville et cela dès 1826, il fallait me documenter sérieusement sur les débuts de Bytown. La lecture d'une quantité impressionnante de livres, revues, articles, rapports, etc., la visite des coins de la ville qui gardent le souvenir de ses origines anciennes, la visite aussi des musées et des cimetières et de bien d'autres endroits m'ont fourni quantité de matière et j'ai été toute surprise de découvrir qu'il me faudrait plus d'un volume pour écrire l'histoire de ma ville.

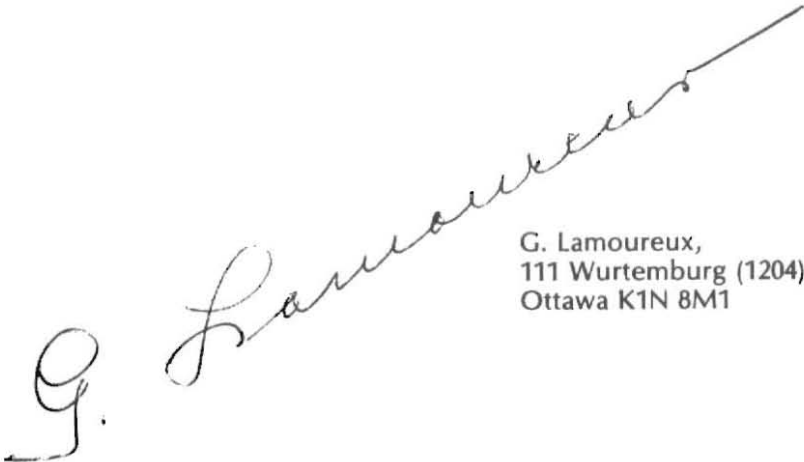
Le livre que vous avez entre les mains vous entraîne bien loin en arrière et vous fait voir notre région couverte d'eau à tel point que la mer avait une profondeur de 300 pieds au-dessus de la colline du Parlement. Difficile à imaginer, mais vrai! Puis, je vous amènerai petit à petit vers la première visite de Champlain remontant l'Outaouais, la Grande Rivière dont l'importance fut énorme pour le développement de nos rives. Vous vous pencherez sur le berceau de notre ville, vous lirez la vie à Bytown de 1826 à 1855 lorsque le petit village de Bytown devint la Cité d'Ottawa et, finalement, j'étudierai avec vous l'apport des pionniers canadiens-français qui vinrent s'installer ici durant ces vingt-neuf ans.

Je compte écrire un deuxième ouvrage qui parlera d'Ottawa et de ses Canadiens français de 1855 à 1926 et, enfin, un troisième volume qui décrira sa vie, son aspect et sa population francophone jusqu'à nos jours.

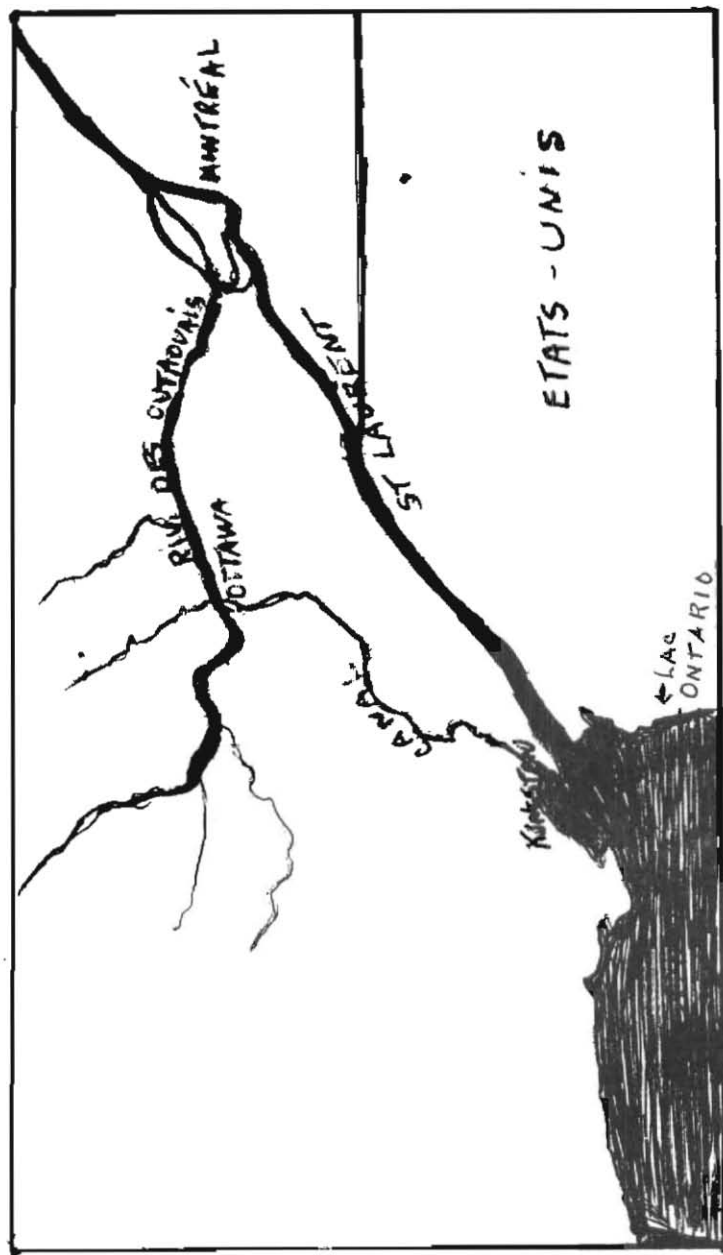
La bibliographie de ce présent ouvrage informera le lecteur que les livres en anglais sur Ottawa ont été nombreux; en français, il y en a peu. Si j'ai pu assez facilement trouver la documentation nécessaire à l'histoire de Bytown de 1826 à 1855, il n'en a pas été de même pour la seconde partie de mon ouvrage concernant les pionniers canadiens-français. Aucun d'eux n'a rédigé ses Mémoires ni a écrit un journal comme l'ont fait Burrows, Wright, O'Connor et bien d'autres de langue anglaise. Bien sûr, on donne quelques noms mais peu de détails sur l'installation de la population canadienne-française. A l'encontre de Mr Hill, cependant, l'écrivain greffier Lett a mentionné les pionniers, y compris les nôtres, en donnant le métier qu'ils faisaient. Mais mon étude va bien au-delà de la nomenclature des noms et c'est, à la vérité, à l'occasion de conversations, fortuites souvent, avec les descendants de ces pionniers, que j'ai découvert, avec quelle joie, leur ascendance.

Ce livre a sans doute maintes lacunes. La seconde partie demanderait, à elle seule, des recherches additionnelles; telle quelle, cependant, elle donnera à mes compatriotes, la certitude que, dès le début de la ville, ils ont contribué à son essor par leur industrie, le travail de leurs mains habiles et la solidité de leurs convictions, dont le maire Turgeon, premier maire canadien-français de Bytown, est le plus bel exemple.

Lorsqu'un recensement de la population fut fait en 1851, on dénombra 2,056 Canadiens français sur une population totale de 7,760 âmes. En 1855, année sur laquelle tombera le rideau de cette première étude, les nôtres formaient, dans la nouvelle cité d'Ottawa, une proportion encore plus élevée. On ne peut donc négliger de faire état de la contribution importante qu'ils ont fournie au prodigieux destin de notre belle ville.

A handwritten signature in cursive script, reading "G. Lamoureux". The signature is written in black ink and is slanted upwards from left to right. The first letter "G" is large and prominent, followed by a period. The name "Lamoureux" is written in a fluid, connected cursive style.

G. Lamoureux,  
111 Wurtemberg (1204)  
Ottawa K1N 8M1



Canal Rideau

## CHAPITRE PREMIER

### CEUX QUI ONT ÉCRIT SUR OTTAWA

Plusieurs pionniers laissèrent des écrits pour la postérité: Abraham Dow, Philemon Wright, Hamnett Pinhey, Daniel O'Connor, Thomas McKay, Alexander Christie, William Ogilvie, James Collings, William Upton, Fred Harmer et surtout John Burrows. Il ne faut pas oublier les rapports très détaillés du lieutenant-colonel By, ingénieur en chef du canal, de Robert Drummond, un des constructeurs, et d'autres encore.

Jusqu'en 1855, aucun livre, aucune brochure et aucun journal si cher aux pionniers mentionnés plus haut, ne parut en français. Après cette date, cependant, journalistes et traducteurs, attirés ici par l'installation de la nouvelle capitale du Canada, jetèrent un regard rétrospectif sur les premières années de Bytown. D'où, maints articles par le plus prolifique de nos écrivains, Benjamin Sulté, sur les débuts de la ville qu'il habita pendant de longues années. Après lui, toute une suite de journalistes tels Buies, Tremblay, Boutet, Morisset et quantité d'autres, écrivirent sur les débuts de Bytown, et des religieux tels le capucin Alexis de Barbezieux et le Père Gaston Carrière décrivirent les premières années de l'église catholique dans notre diocèse. Relatant la vie de Mère Elisabeth Bruyère, Soeur Paul-Emile parle des décennies qui ont suivi 1845, date de l'arrivée des Soeurs Grises ici. Cependant à part les brochures sur l'histoire des paroisses, et l'historique de certaines anciennes institutions et organismes comme, par exemple, ceux sur l'Institut canadien-français, la Société Saint-Jean Baptiste, etc., aucun livre n'a été écrit en français sur l'histoire complète d'Ottawa si ce n'est celui, précieux par le fait même, du Dr Lucien Brault, livre paru en 1942. Ces dernières années, des journalistes ont fait paraître des écrits sur certains aspects d'Ottawa,



mais aucun historien n'a été tenté d'écrire l'histoire de la capitale depuis ses débuts.

Il était peut-être naturel, cependant, que ceux qui écrivent en langue anglaise aient été attirés plusieurs fois par le sujet et, de fait, ces écrits—livres, brochures, Mémoires, rapports, etc.—fourmillent. En français, comme je l'ai dit, il y en a peu.



Au début il y eut *John MacTaggart*, commis aux travaux du canal Rideau. Il tint un journal détaillé pendant les trois ans qu'il passa au Canada. Sa santé ayant été affectée par la dureté des hivers canadiens et les accès de fièvre dont il souffrit chaque été, MacTaggart retourna en Angleterre et publia là-bas, en 1829, un livre intitulé "Three Years in Canada" écrit précieux dont la "Salle Ottawa" de la bibliothèque municipale possède un exemplaire. Le nom de John MacTaggart sera souvent mentionné dans le récit des premières années de Bytown. Il ne faut pas le confondre avec Isaac MacTaggart qui habita Bytown au siècle dernier, étant propriétaire d'une distillerie rue Sussex.

En 1833, un groupe d'Irlandais arrivait dans le canton de Huntley. Un petit garçon de onze ans accompagnait sa famille. Cet enfant, qui devint plus tard ministre presbytérien, écrivit, en 1896, "History of the Ottawa Valley". Il s'appelait *John L. Gourlay* et avait épousé une Américaine. Bien que ce livre ne mentionne qu'occasionnellement la fondation de Bytown—le nom de John By est à peine cité—le chercheur trouvera néanmoins grand intérêt à sa lecture car il y a là d'abondants détails sur les années qui ont précédé 1826, les familles qui se sont installées dans le canton, leurs descendants, etc. Je pense que les historiens ont abondamment recueilli des renseignements dans ce fouillis et la généalogie anglaise y a trouvé son compte.

Cependant, Gourlay m'apparaît sans conteste comme un critique des plus acerbes et son fanatisme, d'autre part, est apparent dans des phrases qui nous laissent rêveurs. Il dit: "On donna à Napoléon, dans l'île Ste-Hélène, un abri sûr, une maison confortable et les Anglais payaient cela de leurs deniers". Quand on sait l'état d'insalubrité de Longwood, on frissonne...

A la page 181, Gourlay envoie une volée de plombs oratoires à l'endroit des écoles séparées du Québec, qu'il qualifie de sujet de

discorde (bone of contention), et il prône l'installation d'écoles nationales. Ce bon ministre blâme violemment les autorités d'alors—n'oublions pas que son livre parut en 1896—en regard des salaires trop élevés et du patronage. Il est plein de contradictions, cependant. Il tonne contre le gouvernement qui favorise les riches mais lui-même mentionne, toujours avec beaucoup de componction, respect et déférence, les propriétaires de splendides maisons.

Par ailleurs, les dernières quarante pages du livre de Gourlay, qui en contient 288, constituent un sermon sur les difficultés de la religion, mais je ne saurais donner plus de détails sur cette partie; je ne l'ai pas lue! L'apparence austère de l'un, la raideur corsetée de l'autre ressortent bien dans la photo du Révérend et de Mrs Gourlay que nous montre Walker dans son "Carleton Saga".

Le révérend Gourlay acheta éventuellement 800 acres de terrain dans le comté de Huntley dont, jusqu'à ce jour, 200 forment un domaine appartenant encore à ses descendants. En 1869, le fils de John, Hugh, avait construit, sur ces terres, une splendide maison qui fut appelée "Elmwood", heureusement épargnée par le grand feu de 1870.

Mais, la malice des hommes surpasse quelquefois les calamités naturelles. Parce que les derniers descendants qui habitaient la belle maison prenaient de l'âge et durent faire un séjour à l'hôpital, des vandales volèrent et détruisirent dernièrement ce qui avait été accumulé avec amour pendant tant d'années. Une arrière-petite-nièce de John Gourlay, Mrs Rose (Gourlay) Gosse se propose d'écrire l'épopée de cette famille pionnière du canton de Huntley.

*William Pittman Lett* (1819-1892), journaliste et poète, était le fils du Capitaine Andrews Lett, un des fondateurs de Richmond, arrivé dans nos parages à l'été de 1818, et d'Emily Hyde, de Huntley. Le Capitaine Lett se livra à l'agriculture<sup>1</sup>. Une de ses filles épousa le docteur Baird. Son fils, William Pittman prit pour femme une Miss Hinton, de Richmond. Cette dame fut tuée dans un accident de chemin de fer.

Pendant un temps, William fut rédacteur d'un journal hebdomadaire qui parut à partir de 1841, nous dit Francis Audet. De 1855 à sa mort le 15 août 1892, il fut greffier de la ville d'Ottawa.

---

<sup>1</sup> Veuve, la mère de William Pittman épousa le Dr Stewart, un pionnier de Bytown.

En 1874, il publia un petit volume en vers "Recollections of Bytown and its old inhabitants", source précieuse de renseignements sur les premiers habitants, et je pense que ceux qui ont écrit sur notre ville ont puisé là les noms, tant anglais que français, des pionniers de Bytown. Ce petit volume traitant d'histoire est écrit en vers, ce qui le rend déjà original et l'humour n'en est pas absent. Lett fut étroitement mêlé à la vie littéraire de son époque.

En 1858, *Gertrude Von Cortland* publia "Records of the Rise and Progress of the City of Ottawa, from the foundation of the Rideau Canal". Elle était probablement la fille, peut-être du premier mariage, du Dr Van Courtlandt, quoique le nom s'écrive différemment. Son portrait, ainsi que ceux du Docteur et de sa femme, apparaissent sur un mur du deuxième étage du Musée Bytown.

Son ouvrage, une mince plaquette imprimée dans les bureaux de l'"Ottawa Citizen", en 1858, donne quelques détails qui ne semblent pas avoir été remarqués par les historiens qui ont publié après Gertrude Von Cortland. C'est dans ce petit livre que j'ai trouvé des informations sur le premier moulin construit par Jean St-Louis; d'autre part, c'est là aussi que des écrivains ont probablement noté les expériences dangereuses des draveurs s'attaquant à la descente des chutes de la Chaudière<sup>2</sup>.

*Père Alexis de Barbezieux* (1854-1951). Une grande fresque, qui englobe tous les développements de l'énorme diocèse d'Ottawa a paru, en 1897, écrite par Alexis de Barbezieux sur l'ordre de Mgr Thomas Duhamel, archevêque d'Ottawa. Le modeste capucin se défendit, lui un étranger né en France et arrivé à Ottawa en 1890 seulement, de pouvoir écrire l'histoire du diocèse mais il dut obéir aux désirs de son supérieur. Son ouvrage contient des renseignements détaillés sur l'établissement de chaque paroisse et de chacune des communautés religieuses qui vinrent s'installer dans la région. "L'Histoire de la province ecclésiastique d'Ottawa et de la colonisation dans la vallée de l'Ottawa" fut suivie de quelques autres travaux historiques dont "L'Eglise catholique au Canada" et "Le Canada héroïque et pittoresque". Le Père Alexis se

<sup>2</sup> La "Women's Historical Society of Ottawa" mentionne, dans un de ses rapports, qu'un fils de Daniel McLachlin, M.P. pour Bytown avait épousé une fille du Dr Van Courtlandt. Le jeune homme habitait Arnprior. S'agit-il de Gertrude?

consacra, par après, à son travail apostolique dans la paroisse de St-François d'Assise, jusqu'en 1902.

*James D. Edgar (1841-1899)* écrivit, en 1898, "Canada and its Capital, with sketches of political and social life at Ottawa". Avocat, député libéral de Monck au gouvernement fédéral, puis président de la Chambre des communes de 1896 à sa mort, il fut, en grande partie, responsable de l'adoption de la Loi canadienne sur les droits d'auteur, passée en 1889.

A un concours public pour le meilleur chant national canadien, Edgar gagna le prix. Il appréciait l'apport des Canadiens français dans la vie canadienne et disait: "There is no more hopeful element of strength in the Dominion of Canada than the solid mass of Canadian patriotism that exists in the Province of Quebec".

Sir James D. Edgar avait épousé l'historienne Matilda Ridout (1844-1910).

*Benjamin Sulte (1841-1923)*. Originaire de Trois-Rivières, journaliste, historien et poète, Sulte vint ici vers 1866 comme rédacteur du "Canada". Puis, il entra à la Fonction publique. Jusqu'à sa mort, il vivra à Ottawa, ayant épousé la fille de M.E. Parent. Traducteur, puis chef de division au Ministère de la Milice, le prolifique auteur publia l'histoire de la région, de nombreux articles, une "Fondation de Hull" etc.; sa réputation d'homme de lettres sera consacrée par la publication de son "Histoire des Canadiens français" et de son "Histoire des Trois-Rivières". Il fut mêlé à tous les mouvements et organisations des Canadiens français ici et fut président de l'Institut canadien-français où il donna des cours d'histoire du Canada. Il est dit que le sculpteur qui fit la statue de Champlain qui se trouve à la Pointe Nepean demanda à Sulte de poser pour la tête du Découvreur.

Peu avant la mort de Benjamin Sulte, Gérard Malchelosse avait commencé à réunir les articles écrits par l'historien et les publia sous le titre "Mélanges historiques" en vingt et un volumes. Le Volume 12 contient un excellent article sur Jos. Montferrand.

L'écrivain vivait au coin de Wilbrod et Friel dans une maison qui existe encore, et qu'il nomma "Château Bonheur"

En 1904, *Anson Albert Gard (1847-1915)* a publié "The Hub and the Spokes". Gard était un Américain, venu au Canada en 1901. Il

écrivit, entre autres, "The Yankee in Quebec", "North Bay" etc. Son livre "The Hub and the Spokes" est une espèce de journal relatant son séjour dans différentes parties du Canada. A la page 338, il écrit: "Le français du Canada est plus pur que celui de la France. Les Canadiens français sont gais, hospitaliers, ont souvent une très belle voix. Nous sommes charmés de l'hospitalité de ce peuple génial". Cependant, l'ouvrage contient un nombre impressionnant d'erreurs de dates et d'événements. Gard profite de l'occasion pour demander à ses lecteurs de lui envoyer le nom de leurs ancêtres nés à Bytown ou venus tôt ici. Il se proposait d'écrire "Les pionniers de Bytown" qui n'a probablement jamais vu le jour. Un autre de ses livres "Pioneers of Upper Canada" est, en grande partie, consacré à l'histoire d'Aylmer et de Hull sud; le chercheur trouvera dans ces pages une foule de renseignements utiles sur les premiers habitants de cette région.

A.H.D. Ross. Dans son "Pioneer Inns and Taverns", Guillet mentionne l'oeuvre d'un W.H. Smith qui écrit "Canada, Past, Present and Future", publié en 1851. Ce titre a sans doute fasciné Ross car, en 1927, il intitula son ouvrage "Ottawa, Past and Present", écrit à l'occasion du centième anniversaire de la fondation de Bytown.

Ce Monsieur Ross, que l'encyclopédie qualifie de "historien local", devait être un homme modeste car peu de détails sont donnés sur lui. Néanmoins, il était hautement qualifié pour écrire une histoire d'Ottawa car il était le petit-fils du pionnier d'origine américaine Thomas Burrowes dont je parlerai plus loin. La fille de Burrowes épousa le Révérend Ross de Carleton Place et leur fils aîné fut A.H.D. Ross, notre auteur. Il semble donc que l'historien naquit, soit à Carleton Place soit à Kingston. "Ottawa, Past and Present" fut publié en 1927, cent ans après que le grand-père de l'auteur eut construit sa cabane de billes où se trouve actuellement le grand magasin "The Bay".

En plus du volume sur la capitale, Ross avait écrit "A short history of the Arnprior High School" ce qui donne à penser qu'il y était peut-être instituteur. De toute façon, durant les années précédant sa mort à Toronto le 6 avril 1950, il avait été fonctionnaire au Parlement ontarien, et "sometime Lecturer on Forestry in the University of Toronto" mentionne la préface du livre.

Avant que je puisse obtenir les détails qui précèdent sur l'historien Ross, je l'avais pris pour un autre Ross, celui-là directeur

et propriétaire de l'“Evening Journal” d'Ottawa et j'avais lu une amusante histoire à son sujet. J'extrai du “Droit” du 18 décembre 1914, ce qui suit: Mme A.C. Glennie, dont le mari était l'organisateur d'une soirée pendant laquelle le populaire Henri Bourassa devait adresser la parole, accusa le journaliste Ross de boycotter la conférence. “Elle prit le fouet qui convenait, un fouet à chien, se rendit aux magnifiques bureaux de M. Ross, et le cravacha” raconte “Le Droit” qui, par la suite, envoya un bouquet de fleurs à Mme Glennie “comme haute appréciation de sa noble action et en remerciement de la punition qu'elle avait infligée à M. Ross”.

*Sir R.W. Scott* (1825-1913). Avocat et politicien, maire d'Ottawa en 1852, député au parlement provincial de 1857 à 1863, il eut beaucoup à faire dans le choix d'Ottawa comme capitale et dans la venue ici du premier chemin de fer en 1855. Sénateur en 1874 puis Secrétaire d'Etat plus tard, il écrivit, en 1911, “Recollections of Bytown”, petite brochure contenant divers articles, quelques-uns sur les années précédant le choix d'Ottawa comme capitale. Scott avait vécu ces années et ses commentaires sont précieux à cet égard.

*Wilfrid Eggleston* né en 1901 en Angleterre, vint pour la première fois à Ottawa en 1924 et s'y établit en 1929. Journaliste parlementaire, auteur de nombreux articles et livres sur le Canada et son avenir politique, il fut directeur de la censure pendant la 2ième Grande Guerre. Il a écrit “The Queen's Choice”, publié par la Commission de la Capitale nationale. La traduction française: “Choix de la Reine” a paru en 1961. Le livre décrit Ottawa surtout comme capitale. L'auteur parle longuement du plan directeur Greber et de l'avenir de la ville. Wilfrid Eggleston a écrit plusieurs livres sur des questions se rapportant à la politique canadienne, dont “The Road to Nationhood” (1946) etc. Il habite Ottawa.

*Maurice Morisset* 1884-1959. Homme du monde, d'une politesse et d'une courtoisie vieille France, Maurice Morisset, né à Sainte-Hénédiène dans le comté de Dorchester, vint s'établir à Ottawa après avoir fait du journalisme à Montréal, protégé par Olivar Asselin. En 1912, il fondait l'hebdomadaire “La Justice”. Puis, il fut traducteur au Ministère des Pensions et de la Santé nationale jusqu'en 1934. En 1927, il avait fondé une revue musicale et littéraire “Le Carillon” avec Charles Marchand, notre barde

canadien-français, et Oscar O'Brien. C'est Maurice Morisset, poète charmant, qui fit venir dans la capitale un de ses anciens confrères de "La Presse", Jules Tremblay, poète lui aussi. D'après les notes laissées par le Chanoine Bouillon, M. Morisset écrivit, vers 1933, une brochure donnant l'histoire de la Cathédrale Notre-Dame jusqu'à cette date. Il mourut le 27 avril 1959 à Ottawa. Il avait été président de l'Institut canadien-français.

*William E. Greening.* Son livre "The Ottawa" se veut une étude très incomplète de la rivière des Outaouais. Cependant, plusieurs chapitres font état de l'installation de Bytown et de son importance comme centre de l'industrie forestière. Dans la préface, il est dit que voilà la première étude détaillée de la Grande Rivière, mais elle paraît assez mince comparée à la gigantesque oeuvre sur le même sujet par Robert Legget. M. Greening est probablement un Anglais, vivant en Angleterre car son livre y fut imprimé en 1961. Je n'ai aucune information additionnelle sur cet auteur.

*Sara B. Craig.* Mme Craig, descendante des fermiers de Black Rapids, a publié, en 1974, "Hello, Nepean" qui a vu le jour sous les auspices des Historiens des Pionniers de Merivale (Merivale Pioneer Historians). Ce livre démolit sans vergogne quelques idoles, entre autres le fameux duc de Richmond qui, dit l'auteur, a probablement succombé dans une crise de *delirium tremens* plutôt que de la morsure d'un renard enragé. En cela, son opinion rejoint celle de Jean Bruchési qui le qualifie de "violent, peu clairvoyant et faux".

En 1933, *Leslie Robert* publiait "So this is Ottawa". Je n'ai aucune information sur cet auteur.

Le seul livre consacré à l'histoire d'Ottawa et écrit en français est l'oeuvre de l'archiviste et historien *Lucien Brault*, président de la Société historique d'Ottawa à l'époque où son "Ottawa, Capitale du Canada, de son origine à nos jours" a paru en 1942, année pendant laquelle il fut nommé "historien honoraire de la ville d'Ottawa". Publié aux Editions de l'Université d'Ottawa, cet ouvrage touche à tous les aspects de la vie à Bytown et à Ottawa. Les gouvernements fédéral, provincial et municipal, avec leurs services respectifs, y sont décrits et c'est le plus complet document que nous possédions sur notre ville bien que, à cause de l'ampleur de tous les sujets traités, ils soient fatalement limités. "Ottawa, Old

and New", publié en 1946, n'est pas une traduction du livre publié en français. Certains paragraphes de "Ottawa, Old and New" d'ailleurs, sont donnés avec plus de détails.

Né à Ottawa en 1904, Lucien Brault a été fonctionnaire aux Archives nationales, professeur d'histoire à l'Université d'Ottawa et, pendant neuf ans, il enseigna l'histoire des guerres au Collège militaire de Kingston. Son premier ouvrage (1934) fut "Gaspé depuis Cartier"; il continua de publier livres, brochures et articles de journaux sur tous les aspects de notre histoire: celles de Hull, de la Pointe-Gatineau, des comtés unis de Prescott et Russell, de la paroisse Ste-Anne etc.

Le docteur Brault, qui a épousé Florence de Lotbinière Harwood, habite maintenant Lucerne, Province de Québec.

Le "Carleton Saga", publié en 1968, du journaliste *Harry Walker* et de sa femme *Olive Moffat*, est un exposé complet et renseigné du développement des divers cantons qui forment le comté de Carleton. La fondation de Bytown et la vie de la capitale y ont une large part. Né en Inde, fils d'un pasteur, *Harry Walker*, membre de la Galerie de la Presse à Ottawa, fut éditeur au Ministère fédéral du Travail. Sa femme descend d'une famille pionnière de la vallée de l'Outaouais.

*Robert Bruce Haig*, né à Montréal, expert en électronique et missiles, ayant fait la guerre et ayant épousé *Mary Dorothy Stevens* d'Ottawa, a écrit "Ottawa, City of the Big Ears", paru au début des années 1970. *Haig* travaille actuellement pour la Commission de la capitale nationale. Le livre contient de nombreuses gravures et photos; l'histoire de la ville est donnée année par année, en des phrases assez brèves et presque sans commentaires, jusqu'en 1969.

*Carrière, Gaston*, o.m.i. né à Curran, Ontario. Professeur d'Histoire de la philosophie à l'Université d'Ottawa pendant 26 ans. A publié en douze volumes l'histoire des Oblats dans l'est du Canada (Ontario, Québec et la Baie James). Deux tomes de son "Dictionnaire biographique des Oblats au Canada" ont été publiés dernièrement et un troisième est sous presse.

*Roy, Régis* 1864-1944. Dans "Le Droit" a paru, en 1939 et 1940, une série d'articles sur les pionniers de Bytown. L'auteur, *Régis Roy*, était petit-fils du pionnier *Augustin Régiste (Régis) Roy* qui



vint à Bytown durant les années 1830. Cette famille Roy est mentionnée plus en détail dans la partie de mon ouvrage réservée aux pionniers canadiens-français.

Sous la signature de l'un ou de l'autre de ses rédacteurs et de ses agents d'information, la *Commission de la Capitale nationale* publie des ouvrages sur Ottawa dont je citerai "Ville sur l'Outaouais" par Courtney C.J. Bond et aussi "Hurling Down the Pine", par Hughson and Bond, qui donne de nombreux détails sur l'époque vécue par Philemon Wright. A propos de ce dernier ouvrage, il semble que la "Gatineau Historical Society" s'est engagée à faire dactylographier une copie que j'ai feuilletée à la Salle Ottawa; plus tard, on a présenté ce travail sous forme de livre. La CCN a aussi publié des brochures sur plusieurs aspects d'Ottawa, dont "Statues et Monuments", "La colline parlementaire", "La région de l'Outaouais autrefois" et d'autres. Presque tous ces ouvrages sont écrits en anglais et, par la suite, ont été traduits en français comme tout ce qui sort des services d'information du gouvernement fédéral.

*Soeur Paul-Emile* 1885-1971. Née Louise Guay, à Matane, P. Qué. le 12 décembre 1885. Femme de lettres, elle fut, en même temps, une éducatrice remarquable, tant à Ottawa qu'à Sudbury. D. ès L., sa thèse intitulée "Le renouveau marial dans la littérature française depuis Chateaubriand jusqu'à nos jours" fut couronnée par l'Académie française en 1937. Ajoutons à cela "A Notre-Dame de la lyre, l'hommage des poètes canadiens-français" (1940), "Le Congrès marial d'Ottawa" (1947), "Mère d'Youville chez ses Filles d'Ottawa" (1959). En collaboration avec l'abbé H. Legros, elle écrivit "Le diocèse d'Ottawa 1847-1947". Le premier tome de "Mère Bruyère et son oeuvre" qui en compte deux, m'a fourni de précieuses informations sur la venue ici, en 1845, des Soeurs Grises de la Croix, et constitue un émouvant témoignage de la détermination et de l'esprit de charité de ces pionnières de l'éducation en Ontario. Archiviste pendant ses dernières années, Soeur Paul-Emile s'est éteinte à la Maison mère d'Ottawa, après une vie bien remplie, le 20 février 1971 à l'âge de 86 ans.

Ingénieur, né en Angleterre, plus tard fonctionnaire fédéral, *Robert Legget*, habite Echo Drive, à Ottawa. Il a décrit avec une profusion de détails, les différentes étapes qui ont mené au creusement du canal Rideau, celles de la construction même et

l'apparence de la voie d'eau à l'heure qu'il est. Il est difficile de trouver un ouvrage plus important sur ce sujet que "Rideau Waterway" publié en 1952 et ré-édité, avec quelques changements, en 1972. Il constitue un instrument de travail essentiel à l'étude des commencements de Bytown. Dr Legget a également publié, tout récemment, l'historique de la rivière Ottawa: "The Ottawa Waterway: Gateway to a Continent".

Richard Legget enseigna à l'Université Queen's et à l'Université de Toronto de 1936 à 1947. Il fut, par après, directeur de la Division des recherches en construction au Conseil national des Recherches du Canada, jusqu'à l'année de sa retraite en 1969. Il est éditeur de "Soils in Canada" et rédacteur de "Canadian Building Series" publié par les Presses de l'Université de Toronto.

*Jules Tremblay (1879-1927)*, fils de l'homme de lettres Rémi Tremblay. Né à Montréal, journaliste, fondateur du journal "La Justice". Vint à Ottawa en 1911. Fut secrétaire de nombreux organismes et l'un des fondateurs de la Société technologique de langue française d'Ottawa. Traducteur au gouvernement fédéral, il fut l'auteur de nombreux ouvrages en prose et en vers. Ecrivit l'historique de l'église Ste-Anne d'Ottawa, fondée en 1873; dans cet ouvrage, il parle des premières années de Bytown.

RAPPORTS DE LA "WOMEN'S HISTORICAL SOCIETY OF OTTAWA". Cette importante société, fondée par un groupe de dames en 1898-1899 a publié, pendant de nombreuses années, de très intéressants rapports donnant les travaux préparés par ses membres sur des questions d'histoire, mais aussi, souvent, sur les débuts de Bytown et les développements successifs de la capitale. La Société, exclusivement de langue anglaise, avait cependant plusieurs membres canadiens-français. J'ai noté des travaux lus par Mme Benjamin Sulte, par exemple. Comme plusieurs de ces dames étaient des filles ou des petites-filles de pionniers, leurs travaux présentaient un caractère authentique et j'ai puisé dans ces rapports maints détails savoureux. La Société admet des hommes depuis 1952, changeant son nom en celui de "Historical Society of Ottawa" et tenant plusieurs de ses réunions dans le Musée Bytown dont elle a la garde. Depuis ce temps, elle ne publie plus les travaux de ses membres.

*Atlas: Historical Sketch of the County of Carleton.* Cet Atlas, dont Courtney C.J. Bond a fait l'introduction, a été réimprimé en 1971. Il s'agit d'un ensemble fort intéressant d'atlas historiques illustrés, datant de 1879. La lecture en est difficile parce que le texte est quelque peu serré, mais c'est une précieuse source de renseignements pour connaître l'état du comté de Carleton dès 1879; Harry Walker n'a pu probablement s'empêcher de s'en inspirer en écrivant son "Carleton Saga" qui amène le lecteur jusqu'à aujourd'hui dans la description de ce comté.

*Edwin C. Guillet.* Chargé de recherches en histoire au Ministère ontarien des Archives publiques, Guillet a écrit des livres très documentés sur la vie des pionniers du Haut-Canada.

On aura donc vu que le dénominateur commun de presque tous les auteurs de volumes sur Ottawa (ouvrage entièrement consacré à l'histoire complète de la ville et non pas à un seul aspect de son développement) est d'avoir écrit en anglais. Seule exception: le docteur Lucien Brault qui possède une autre distinction: il est le seul de ces écrivains né à Ottawa.

La lecture attentive des ouvrages mentionnés dans la bibliographie m'a convaincue d'une chose. Le chercheur est confronté avec des versions différentes d'événements pourtant importants, avec des dates et des détails qui varient selon que l'on consulte un historien ou un autre. A quelques reprises, j'ai mentionné le dilemme qu'engendraient, pour moi, de telles données contradictoires. Mais, faut-il s'en étonner? Dans son numéro de novembre 1947 intitulé "Exploring Ottawa", la sacro-sainte revue de la "National Geographic Society" qui, dit-on, fuit comme la peste toute référence non vérifiée plusieurs fois, émet quelques faits erronés. L'article signé Bruce Hutchison dit qu'en 1815 Lord Dalhousie, observant le site du futur Bytown, des hauteurs de la rive sud de l'Outaouais, lui prédit un brillant avenir. L'année est évidemment 1826 et non pas 1815. Il est dit que le colonel By arriva ici en 1827... Non! Ce fut en 1826. Autre erreur: "Barrack's Hill est maintenant Major's Hill park", quand chacun sait que la colline sur laquelle s'élèvent maintenant les édifices du Parlement s'appelait auparavant Barrack's Hill parce que les soldats arrivés en 1827 y avaient leurs casernes. Major's Hill park se trouve de l'autre côté du canal Rideau, et là s'élevait la maison du colonel By.

## CHAPITRE II

### RÉSUMÉ HISTORIQUE, de 1763 à 1855

- 1763—Traité de Paris: cession du Canada à l'Angleterre. Population totale: 60,000
- 1775—1er mai: entrée en vigueur de l'Acte de Québec—Tentative d'invasion du Canada par les Américains qui, depuis deux ans, sont en révolte contre leur mère patrie
- 1783—Traité de Versailles: l'Angleterre perd ses 13 colonies américaines—Première exploration de la rivière Rideau par le Lt French qui soumet un rapport à l'Angleterre—Arrivée des premiers Loyalistes au Canada—Premier achat de deux millions d'acres de terre appartenant aux Indiens, de Montréal à la rivière Rideau
- 1785—Pétition des Loyalistes et des habitants de l'ouest de la rivière Ottawa pour la création d'une nouvelle province, de langue anglaise et de religion protestante
- 1788—Création de quatre districts pour fins judiciaires, dont Bathurst, et de petits cantons (townships) A, B, C, et D pour régler les questions locales
- 1791—Le Canada, en l'occurrence le Québec, est divisé en Haut et Bas-Canada.—Le Loyaliste Burritt bâtit sa cabane au bord de la rivière Rideau, à 40 milles d'Ottawa
- 1793—Création des cantons de Gloucester, Nepean (où sera situé Bytown), Osgoode et North Gower
- 1798—Création du comté de Carleton, lui-même divisé en cantons dont le premier sera Nepean, suivi de Torbolton, etc.
- 1800—L'Américain Philemon Wright installe sa famille et ses amis au nord de l'Outaouais, près des chutes Chaudière. L'endroit prendra, entre autres noms, celui de Wrightstown

- 1801—Grace MacQueen achète ici les terrains qui deviendront la propriété du Colonel By en 1832, au sud des lots qui seront ceux de Besserer plus tard
- 1802—Jacob Carman acquiert ici une très grande étendue de terrain, plus tard propriété de Fraser; une partie sera achetée, en 1823, par le gouvernement impérial
- 1806—Première descente d'un radeau de Wrightstown à Québec
- 1809—Robert Randall achète sur nos rives des terres où il ne pourra réussir à s'installer
- Entre 1809 et 1818 (les dates varient selon les auteurs)—Installation d'un débarcadère et d'un magasin en face de Wrightstown, tenus par Collins et plus tard par Bellows. Tout près, l'auberge d'Isaac Firth et de sa femme, et l'habitation de Ralph Smith. Ces gens sont des squatters. Lewis Williams s'installe un peu plus au sud
- 1812—Premier colon, le Loyaliste Ira Honeywell construit sa cabane de billes où se trouve Woodroffe actuellement. Roger Moore vient vivre à côté de lui
- 1816—Fondation du village de Perth par des militaires de langue anglaise
- 1817—L'Anglais John Burrows Honey construit sa cabane de billes où est aujourd'hui l'intersection des rues Lyon et Wellington.
- 1818—Arrivée à Bellow's Landing d'officiers et soldats stationnés auparavant à Québec ou en provenance des Iles britanniques. Fondation par eux du village de Richmond sur des terres données par le gouvernement impérial—Peuplement du canton de March
- 1819—Visite du gouverneur général, et sa mort survenue pas très loin du village de Richmond qui porte son nom.—Second achat de terrains détenus par les Indiens Missisauga
- 1820—Le Breton et Sherwood achètent les terres de Randall du côté sud des chutes Chaudière
- 1821—Achat des terrains de Burrows par Nicholas Sparks
- 1822—Création du district de Bathurst dont le chef-lieu est Perth
- 1823—Premier bateau à vapeur sur l'Outaouais, de Grenville à Wrightstown—Achat par le Gouverneur Dalhousie d'une bande de terrains (emplacement du futur canal Rideau)
- 1825—Première carte montrant Wrightstown, Richmond Landing, les terrains de Sparks, de Le Breton et de Sherwood
- 1826—Choix de l'emplacement (26 septembre) et commencement du creusage pour le futur canal Rideau, ouvrage militaire, sous le commandement du lieutenant colonel By

- 1827—On donne le nom de Bytown aux petits villages qui se forment des deux côtés de la coulée où on creuse le canal—Arrivée des compagnies de soldats, logées sur Barracks Hill—Construction de la maison de l'ingénieur en chef, du pont Union, du pont des Sapeurs. Les écluses commencent à s'élever au bas de la coulée. Installation d'un marché—On trace des rues—Première école et première chapelle (méthodiste)—Vingt-huit locataires signent les premiers baux, dont Jean St-Louis. Autres pionniers canadiens-français entre 1827-1832: Pierre Desloges, puis Aumond, Cantin, Ethier, Homier, Grison, Dufour, Pinard, Lespérance, Rainville, Valiquette, Robillard, Larivière et bien d'autres
- 1828—En octobre, nomination de Juges de paix pour affaires locales—Epidémie de fièvre des marais—Construction des Bureaux du Commissariat (Musée Bytown)—Construction de l'église presbytérienne St. Andrews, rue Wellington
- 1829—Construction d'un glissoir par Ruggles Wright, du côté de Wrightstown
- 1830—Les écluses de Bytown sont terminées: grande fête—Premier pont dans le prolongement de la rue Rideau sur la rivière du même nom—On institue peu après le système des corvées
- 1832—Le canal est terminé sur tout son parcours—Premier voyage du lieutenant colonel By, de Kingston à Bytown—By retourne en Angleterre, remplacé par le Major Bolton—Erection de la chapelle catholique, rue Sussex et de l'église anglicane—Epidémie de choléra et création du premier Bureau de santé
- 1834—Autre épidémie de choléra
- 1836—Le premier train circule au Canada—La "Bank of Upper Canada" et la "Commercial Bank" ont ici des agents—Premier journal publié à Bytown: le "Bytown Independent and Farmer's Advocate" et quelques mois plus tard le "Bytown Gazette".—Buchanan construit un premier glissoir de ce côté-ci des chutes—Le pont "Union" s'écroule
- 1837—Les soldats de Barracks Hill présentent "The Village Lawyer"
- 1838—Création du District de Dalhousie, partie est du District de Bathurst. Chef-Lieu: Bytown (pop. 1,300) aux limites non encore définies, création approuvée le 19 mars 1842—Rebellion dans le Haut et le Bas-Canada
- 1841—Les deux provinces du Canada sont réunies, formant un gouvernement fédéral dont la capitale est d'abord Kingston—Election de W. Derbyshire, protégé du gouverneur Sydenham, comme député de Bytown à ce premier parlement

- 1842—Réunion du premier conseil du District de Dalhousie. Ses dix cantons sont maintenant ceux du Comté de Carleton. Premier préfet: Thomas McKay—A Bytown, on commence la construction d'un palais de justice, d'une prison et d'un bureau d'enregistrement—La Banque de Montréal ouvre une succursale ici
- 1843—L'hebdo. "The Packet" plus tard l'"Ottawa Citizen" est fondé—Arrivée des Oblats de Marie-Immaculée à Bytown
- 1844—Débuts de l'hôtel Albion, qui existe encore
- 1845—Installation du premier long trottoir en planches rue Rideau, entre Little Sussex et la rue Nicholas—Arrivée des Soeurs Grises: installation de leur couvent, fondation de la première école de langue française et, en mai, de leur hôpital. Elles accueillent aussi vieillards et orphelins—Fondation de la Société Ste-Elisabeth
- 1846—Un service de diligence est instauré entre Prescott et Bytown. Durée du trajet: une journée
- 1847—Bytown reçoit son incorporation comme ville (approuvée par la Reine Victoria en 1850 seulement). Municipalement, Bytown devient indépendante du Canton de Nepean et du District de Dalhousie—Arrivée de Mgr Bruno Guigues, premier évêque de Bytown—Terrible épidémie de typhus—18 septembre 1847: réunion du nouveau Conseil de ville. Ysiège Jean Bédard, premier échevin de langue française
- 1848—Le Collège de Bytown ouvre ses portes—Le docteur Achille Beaubien, premier médecin canadien-français
- 1849—Important conflit à Bytown: le "lundi des pierres"—Fondation d'un pensionnat par les Soeurs Grises—Les districts sont abolis, les comtés devenant autonomes en matières judiciaires et autres; Bytown est représenté au Conseil du Comté de Carleton qui comprend douze membres dont aucun Canadien français
- 1850—Installation des Soeurs Grises dans leur Maison mère, rue Sussex
- 1852—Fondation de l'Institut canadien-français—Le Collège de Bytown s'installe dans un nouveau bâtiment en pierre, rue Sussex
- 1853—Premier maire canadien-français de Bytown: J.B. Turgeon—Visite du Gouverneur général Lord Elgin—Mémoire du Conseil municipal à la Législature pour que Bytown devienne la Cité d'Ottawa

- 1854—L'éclairage au gaz remplace celui à l'huile de baleine—  
Construction d'un premier théâtre —Le 25 décembre, une  
ligne de chemin de fer relie Prescott à New Edinburgh. Le  
pont ferroviaire sur la Rideau sera construit peu après pour  
amener la ligne à Bytown
- 1855—1er janvier: Bytown devient officiellement la Cité d'Ottawa





Monument de Samuel de Champlain à la Pointe Nepean



### CHAPITRE III

## LA RIVIÈRE DES OUTAOUAIS

Notre région: périodes de glaciation, suivies de son envahissement par l'eau salée de la Mer Champlain—Une rivière creuse son lit—Signification de "Ottawa"—Le climat dans le couloir de l'Outaouais—Au début du 17<sup>ième</sup> siècle, remontée de la Grande Rivière par les premiers Blancs: Champlain, puis les missionnaires, les explorateurs, les commerçants de fourrures—Portages—Fin du régime français.

Il y a à Ottawa, qui se trouve à 200 pieds au-dessus du niveau de la mer, plusieurs belvédères d'où la rivière apparaît d'une telle importance que la capitale n'existerait pas, ici du moins, si les eaux ne baignaient ses limites au nord. En effet, à l'encontre de la Seine ou du Danube qui traverse Paris ou Budapest formant son épine dorsale, l'Outaouais longe la ville tout entière dans sa partie nord. Comme les gosses de Montmartre qui, souvent, me dit on, n'ont jamais vu la Seine, un jeune, s'il ne bouge pas des quartiers du sud de la capitale, d'installation plus récente, risquerait de ne voir que beaucoup plus tard dans sa vie la voie d'eau qui a donné naissance à sa ville, et qui délimite les frontières de deux importantes provinces: le Québec et l'Ontario.

Plusieurs rivières se jettent dans l'Outaouais: Coulange, Gatineau, La Lièvre et d'autres viennent du plateau laurentien. La Petawawa et la Madawaska sortent des solitudes du Parc Algonquin. Mais, les deux grandes rivières tributaires de l'Outaouais, la Gatineau et la Rideau, sont celles qui apparaissent sur les armoiries de la ville d'Ottawa dont le centre est orné d'une croix oncée bleue, symbole des rivières qui font le charme de la capitale et son encadrement.

Née dans une région solitaire du nord du Québec, la Grande Rivière y retourne pour y mourir mais en beauté car lorsqu'elle se jette dans le St-Laurent, elle est beaucoup plus large qu'elle ne l'a jamais été. Elle épuise là les efforts fournis sur sept cents milles de parcours.

Prenant sa source dans de très anciens rochers, la rivière Outaouais s'échappe d'une série de lacs contenus dans le parc de la Verendrye. De nombreux accidents parsèment son cours: des chutes, des cascades, des remous la bouleversent, la secouent, la font bouillonner comme une chaudière. Elle suit les limites sud du bouclier précambrien aux roches vieilles d'au moins deux milliards d'années, qui recouvrent une immense section du nord des provinces d'Ontario et de Québec. C'est d'abord le long et étroit lac Témiscamingue, à la frontière des deux provinces, puis la grande voie d'eau s'écoule encore dans des solitudes, passe devant Mattawa, bondit longuement sur les rapides appelés Des Joachims. Voilà Prembroke, en face de l'île aux Allumettes. Les rives, rocheuses auparavant, se sont abaissées et sont remplacées par des terres cultivées, avec de belles maisons de brique ou de pierre. Les rapides de Remic puis ceux de la Chaudière où, au haut d'une énorme falaise, apparaissent les splendides édifices du Parlement canadien.

Après avoir contourné la capitale et avoir parcouru une centaine de milles d'un cours paisible, avec quelques chutes que l'on évite par des canaux, la rivière se fond dans le lac des Deux-Montagnes et, finalement, s'enfonce dans le large St-Laurent.

Remontons longtemps en arrière... Il y eut dans nos régions quatre glaciations, chacune suivie d'un dégel. La dernière se produisit il y a moins de 12,000 ans. La glaciation qui précéda ce dégel avait commencé il y a 27,000 ans et nos savants ne se tinrent pas de joie lorsque, en 1966, on découvrit, au Yukon, un instrument fait d'un tibia de caribou, indiquant qu'à cette époque, l'Amérique du Nord était déjà habitée par Homo Sapiens.

Donc, il y a 12,000 ans, le manteau de glace qui recouvrait auparavant notre région s'étant retiré au nord du Canada, les eaux salées de l'Atlantique prirent sa place et s'infiltrèrent peu à peu jusqu'à recouvrir les terres, de la ville de Québec à Brockville, la rivière de l'Outaouais dans son cours inférieur et les vallées au sud de Montréal. Plus tard, on appela cette vaste étendue d'eau des temps anciens "la mer Champlain", et le Musée des Sciences naturelles, rue Elgin, donne d'abondantes explications sur

l'emplacement de cette mer intérieure habitée par des baleines de quinze pieds de long, et des phoques. On voit là le squelette d'une baleine blanche, fossile trouvé en 1906 près de Pakenham, au fond d'un puits, par un Patrick Cannon. La vue de cet habitant de nos régions d'il y a 12,000 ans ne se compare peut-être pas à la découverte d'un fossile que possède également le Musée: celui d'un lézard géant découvert en 1921 en Alberta. Il mesure 28 pieds de long et 12 pieds de haut. D'autre part, "The Citizen" du 10 février 1888 annonçait que le squelette d'un phoque venait d'être découvert dans un trou d'argile, près de Tétreaultville, par Ruggles Wright. Cet étonnant spécimen fut donné par lui au Musée géologique.

En se retirant, les glaces ont probablement entraîné vers la côte est du pays une énorme quantité de ces vestiges, mais l'Alberta qui a échappé à cette formidable érosion, en recèle encore suffisamment pour la joie des paléontologistes du musée.

Les eaux de la mer Champlain prirent de deux à trois mille ans avant de s'écouler en direction de l'est. Vers l'an 10,000 avant J.-C., cette partie-ci du pays présentait donc l'aspect qu'elle a à peu près aujourd'hui, avec ses terres hautes, ses collines, ses lacs et ses cours d'eau. La rivière des Outaouais, beaucoup plus ancienne que le grand fleuve dans lequel elle se jette, avait creusé son lit bien avant que le St-Laurent eut tracé, lui aussi, sa course. Dans son "Carleton Saga", Harry Walker donne de très intéressants détails sur la formation géologique de la fort ancienne région du monde où nous vivons, nous, réputés habitants d'un si jeune pays.

L'Outaouais est l'aînée, mais à cause de son éloignement à l'intérieur du pays, elle n'a pas bénéficié de la curiosité des premiers découvreurs qui tournaient le dos à l'océan Atlantique, remontaient le grand fleuve et s'arrêtaient en cours de route pour implanter la domination du roi de France. Les caravelles, les grands bateaux de pêche qui vinrent sur nos côtes avant que Jacques Cartier pose le pied sur le sol de Gaspé en 1534, ne virent certes pas notre région et même son existence fut du domaine de la fantaisie dans leur imagination. Néanmoins, le souvenir de Jacques Cartier est présent ici... voyez le petit navire, toutes voiles dehors, qui décore la large terrasse de l'Ambassade de France, boulevard Sussex. C'est une mignonne caravelle en fer, semblable, dans sa forme, au navire qui amena vers nous le premier Français.

Cependant, du haut du Mont-Royal, le Malouin dut certainement scruter l'horizon pour essayer de déceler un peu du cours de ce large ruban d'eau qui venait se fondre dans un grand lac entourant les rives du nord de l'île. S'il vit, au loin, la rivière qui s'éloignait vers le nord-ouest, entre des berges touffues et solitaires, sa curiosité s'arrêta là et les vastes régions restèrent, jusqu'au début du 17<sup>ième</sup> siècle, le domaine exclusif des bandes d'Indiens.



Peu de sujets ont donné lieu à plus d'interprétations différentes que la signification de l'appellation "Ottawa" donnée à la rivière d'abord, puis à la ville dont le nom se substitua à Bytown le 1<sup>er</sup> janvier 1855.

Les historiens se sont interrogés sur ce sujet. Lucien Brault, entre autres, dit que Champlain appelait la tribu des Algonquins "les cheveux relevés". "Les Relations des Jésuites" (1654) mentionnent une tribu "les Outaouak" qui parle la langue algonquine et habite les bords de la rivière explorée pour la première fois par les Français en 1610, ces derniers désignant ces Indiens comme des "Outaouais". Dans "Le Nord de l'Outaouais", ouvrage rédigé en collaboration et paru en 1938, il est dit que "les cheveux relevés" n'ont jamais vécu sur les bords de la rivière Outaouais mais furent les seuls, vers 1650, à la parcourir pour y faire le commerce. Ce fut donc à ce moment-là, c'est-à-dire au milieu des années Cinquante que l'on appela le large cours d'eau "la rivière des Outaouais" qui, auparavant, était simplement qualifié de "Grande rivière".

D'autres auteurs, cependant, disent que "ootaooa" signifie "ceux qui ont des oreilles". D'autres affirment que le mot indien signifie "gens des forêts". Dans un article du "National Geographic Magazine", il est mentionné que le nom de "Ottawa" est dérivé de "Adawe" signifiant "pour négocier", décrivant l'occupation de la tribu d'Indiens qui sillonnait le cours de la Grande Rivière.

Peut-être devrais-je mentionner ici que si la coiffure des Indiens attira l'attention des premiers Blancs, on voit que leurs oreilles ont aussi fait l'objet de commentaires puisque Haig, entre autres, a intitulé son livre "City of the Big Ears" pour décrire la tribu des Outaouais qui, après 1654, délivrée de la menace iroquoise, put librement faire le commerce le long de la rivière à laquelle elle

donna son nom. Ces grandes oreilles étaient, dit-il, la caractéristique de la tribu; on insérait, dans le lobe des oreilles, des objets qui les étiraient.

Nous savons donc que la rivière et la capitale qui la surplombe tirent leur nom d'une tribu qui sillonnait son cours d'eau en vue du commerce. Ce que signifie l'appellation elle-même reste assez vague et chacun est libre de choisir parmi toutes les interprétations suggérées par les auteurs. Il reste que la traduction française du mot indien fut "Outaouais" et que les Anglais en firent, dès le début de leur venue ici, "Ottawa".

Même ce mot de "Outaouais" est sujet à controverse car Benjamin Sulte affirme que l'orthographe est incorrecte pour indiquer la nation des Andatahouat qui signifie, en langue huronne "Les gens des bois", appellation erronée puisque les villages hurons étaient toujours installés dans des plaines défrichées.

On y perd son latin!

Toujours est-il que les cartes du début du 18<sup>ième</sup> siècle, indiquent qu'au nord des Grands Lacs, dans le triangle formé par les terres enserrées entre le St-Laurent et la rivière des Outaouais, se situe "la nation et pais des Outaouais". Notre rivière y est indiquée par un mince filet contorsionné.

Au nord du grand fleuve, aucun nom, aucun fort. Là, sont les forêts impénétrables où aucun Blanc n'est allé. Les Indiens y pourchassent les animaux à fourrure et ceux dont ils se nourrissent; sur les bords de la rivière, leurs wigwams sont à peine visibles au milieu des pins splendides qui descendent jusqu'aux rives.



Le lecteur s'étonnera-t-il que je consacre plusieurs pages au temps qu'il fait ici tout au long de l'année? Non, car il saura que le rythme des saisons règle le rythme de sa propre vie, que les températures extrêmes qui règnent le long du couloir de la vallée de l'Outaouais ont fait ou défait la réputation de nos rives depuis que les pionniers sont descendus à Bellows Landing et que quelques-uns d'entre eux ont laissé leur vie entre les doigts glacés de l'hiver. "Il mourut de froid" est une phrase répétée souvent dans les années qui précèdent la fondation de Bytown. Les chaleurs humides de l'été ont tout autant terni la réputation

d'attrait de la ville. Les travailleurs du canal moururent en grand nombre non tant des rigueurs de l'hiver que des fièvres engendrées par les moustiques et les courants d'air malsains et brûlants de nos étés. Mais, l'argument principal en faveur des quelques pages que je consacre à ce sujet, réside dans le fait que voilà le plus vieil habitant de notre région, qu'il existait bien avant les wigwams des Indiens, les cabanes de billes des pionniers et les tours grises et laides qui altèrent la beauté du ciel à l'horizon, au moment où j'écris ces lignes devant ma fenêtre.

La ville s'est réveillée ce matin sous une mince résille de voile blanc. Tout semble engourdi, immobile, et les eaux de la Rideau moutonnent rageusement, essayant de secouer l'étau qui bientôt les immobilisera sous un manteau de glace.

Cette première neige de la mi-novembre est comme un son de clairon qui annonce, à toutes choses dans la vallée de l'Outaouais, que l'hiver exercera désormais son empire pour plusieurs mois à venir. Nous aurons maintenant des jours gris; les nuits seront froides avec des lendemains marqués de givre sur les clôtures de fer et les pelouses d'un vert de plus en plus pâle. Les automobilistes tenteront frénétiquement de faire poser les pneus d'hiver chez les garagistes débordés. Les fourrures sortiront des placards et des entrepôts. La première neige, et la deuxième également, disparaîtront car le soleil est encore trop chaud. Véhicules et piétons patineront sur une chaussée verglaçante. Il y aura peut-être une vraie tempête de neige qui semblera surprendre le système de déneigement de la ville, les charrues et les camions entrant en action mais suffisant quelquefois à peine à dégager les intersections tant la ville s'étend maintenant sur une grande superficie, tout spécialement au sud. Les érables, les ormes et les chênes auront, à l'heure qu'il est, perdu leurs feuilles. Les chutes de neige seront de plus en plus fréquentes.

Tout cela est dans l'ordre des choses. On dira, en s'abordant: "C'est bien l'hiver!" Inexorablement, le temps change: il fait souvent en dessous de 32°. On s'enferme. Le piéton pressé de rentrer, voit davantage de lumières aux fenêtres des maisons car on sort peu, bien que les jeunes continuent de fréquenter le soir les cours, les patros et les centres communautaires.

Le téléviseur est le grand bienfaiteur de ces soirées. Que ferait-on sans lui? Déjà, nous sommes en décembre et plusieurs bordées sont tombées, la neige s'accumulant sur les trottoirs qu'elle ne quittera plus. Le parc d'en face disparaît petit à petit sous



un manteau immaculé et les collines au nord gardent de moins en moins de plaques de couleur. Tout devient blanc et c'est maintenant le tour des sportifs. On prépare ses skis car les trois mois du début de l'année procureront aux skieurs les ineffables joies du grand air et, aussi, hélas, des accidents dont on se vantera quelquefois.

L'eau de la rivière Rideau est entièrement recouverte de neige et la glace épaisse de plus en plus. La rivière Outaouais gèle également, du moins sur ses bords bien qu'elle soit beaucoup plus large; avant la construction des ponts qui relient à la nôtre les rives de Hull et de la Gatineau, la traversée vers Bytown se faisait sur la glace épaisse qui atteint sa solidité la plus sûre en janvier. J'ai l'impression qu'il est défendu de sillonner les rivières de la ville en moto-neige mais j'ai souvent vu, sur la rivière Rideau, de longues traces laissées par les patins de ces engins.

Les plus beaux matins sont ceux de fin d'année lorsqu'une blancheur légèrement teintée de bleu enveloppe la ville. Les arbres ne montrent plus de branches sèches et noires; tout est arbre de Noël, givré et perlé, gonflé de mousse blanche qui forme des courbes gracieuses et arrondit toutes choses. De grosses volutes d'un blanc épais sortent des cheminées et les bords de l'Outaouais fument autant que cette étonnante ville de Beppu au Japon, visitée il y a quelques années.

Ces matins d'une lumineuse blancheur—car les hivers canadiens sont souvent illuminés par un soleil radieux—ces matins de givre constituent une des splendeurs de la vallée outaouaise. Celui qui, comme moi, observe cela de ses fenêtres du 12ième étage, en est ébloui mais le fonctionnaire qui doit sortir par ces journées glacées y est un peu moins sensible.

Les charmes de l'hiver ne sont guère apparents aux yeux des visiteurs. Une journaliste disait dernièrement qu'Ottawa était plus froide que Lhasa au Tibet ou qu'Helsinki en Finlande. D'ailleurs, l'article humoristique de cette dame, candidate aux ulcères d'estomac; avait eu l'effet de choquer les journalistes locaux; un tollé de protestations a duré peu, cependant.

De fait, les journalistes eux-mêmes ont souvent donné cette réputation surfaite à nos rives. L'un d'eux écrivait qu'en regardant la statue à la gloire de la guerre des Boers, il remarqua que le soldat ne tenait plus la tête africaine au-dessus de sa propre tête en signe de triomphe mais "avait mis ses mains dans ses poches car il faisait



un froid de loup". Ottawa n'est pas pour tous l'épouvantail que l'on représente aux étrangers. Un ancien ambassadeur des Pays-Bas a décidé de résider dans la capitale pour y jouir de sa retraite. "J'ai choisi le site de ma maison (à Woodroffe) parce qu'on y a une vue splendide de la rivière historique de l'Outaouais, route des missionnaires et des chargements de fourrures" a dit l'ancien chef de mission.

Ottawa n'est pas, loin de là, la ville la plus froide du Canada. On dit que Winnipeg, au milieu des plaines où les vents glacés ne rencontrent aucun obstacle, peut revendiquer ce titre... que Québec a plus de neige que partout ailleurs et que Chicoutimi est probablement l'endroit où le froid intense est le plus sec; j'ai expérimenté là-bas, au début de février, un air si froid qu'il semblait craquer et se fendre. Mais, on ne peut nier que les journées froides et souvent humides de la vallée de l'Outaouais sont certainement très pénibles à supporter.

Si Noël est blanc—et c'est là l'idéal—nul ne s'en plaindra. C'est un désastre lorsque, au lieu de la belle neige épaisse, une pluie tombe, glacée et agaçante comme pendant certains Noëls. Il faut vraiment aller à la messe de minuit au milieu d'un décor de crèche... je me souviens de Fêtes passées au Chili, au Sénégal ou à Cuba, en robe blanche sous un ciel tropical et chaud, piqué d'étoiles. C'était le 25 décembre, mais ce n'était pas Noël!

Pendant ces semaines de réjouissances traditionnelles, la ville se vide souvent d'une grande partie de ses habitants. "Les citadins de la semaine", comme j'appelle ceux qui gagnent ici leur vie mais dont la véritable existence se déroule ailleurs en fin de semaine et aux Fêtes, retournent "chez eux", la plupart du temps au Québec. D'autres en profitent pour s'échapper vers le chaud soleil pendant peu ou plus de temps, en Espagne ou au Mexique et les retraités sont rares qui n'ont pas pris l'habitude de tels voyages.

Les Fêtes passées, voici les grands froids de janvier. Coiffés de bonnets de fourrure ou de laine, emmitoufflés et bottés, on finit cependant par s'enrhumer un jour ou l'autre. A l'église, les accès de toux sont fréquents, nous réveillant pendant le sermon ou nous empêchant de l'entendre. Quelquefois, un cortège pittoresque de raquetteurs s'installe dans la grande allée de l'église pour entendre la messe. Par les rues, on voit défiler les jeunes et les moins jeunes en beaux costumes de laine blanche avec, autour de la taille, l'inévitable ceinture fléchée. Les drapeaux canadiens flottent et claquent dans le vent. Voir ces sportifs "chalouper" à la queue leu

leu, glissant sur leurs souliers de "beu" est un des spectacles les plus canadiens qui soient et, à part les érablières du printemps, il ne peut être surpassé.

La clarté du jour s'efface avant cinq heures de l'après-midi, les journées les plus courtes sont celles précédant Noël.

Ottawa bénéficie, depuis quelques années, d'une innovation des plus heureuses et qui reçoit l'approbation enthousiaste des jeunes et moins jeunes. Une piste de glace de cinq milles, la plus longue du monde dit-on, permet aux adeptes du patin de suivre un mince et long parcours sur la surface gelée du canal Rideau à partir du haut des écluses et s'éloignant vers le sud de la ville. L'autre matin, j'ai vu avec quelque surprise un monsieur coiffé très correctement d'un chapeau de feutre et d'un épais pardessus, venir sur le canal vers son bureau du centre ville, en glissant allègrement sur ses patins, la serviette de cuir étroitement serrée sous le bras.

J'ai lu tout dernièrement que dès l'année 1840 on patinait ici car on décrit une scène pittoresque constituée par une longue charrette portant des barils d'eau et trainée par des chevaux aux naseaux fumants. C'est le soir: la lune brille. Soldats et jeunes femmes suivent gaiement car cela se passe sur la Colline surmontée des casernes militaires. Lorsqu'un endroit plat est trouvé, l'eau des barils y est déversée et, dans le froid vif, gèle rapidement. On noue alors les patins aux chaussures et on se lance sur la patinoire, probablement la première installée dans nos parages. On sait, par ailleurs, que pour les sports d'hiver, les habitants de Bytown se chaussaient de raquettes. De fait, cet attirail servait dans le cours de la vie quotidienne, et était accompagné de tuques et de ceintures fléchées nouées autour du lourd manteau de laine ou de fourrures.

Revenons à nos hivers...

Pendant les périodes les plus glacées, d'habitude à la fin de janvier ou au début de février, je vois de mes fenêtres une ville découpée avec une précision de scalpel; tout semble figé pour l'éternité et si un vent souffle du nord-ouest comme certains matins, les fumées restent au ras des cheminées. Les autobus scolaires qui circulent à la périphérie ne sortent pas; certaines écoles sont fermées. La vallée de l'Outaouais, ce couloir sinueux balayé par des vents glacés l'hiver et par une désagréable humidité l'été, s'enfonce dans son lit et ne bouge plus. Mais les Canadiens qui ont, sans conteste, les maisons les mieux chauffées du monde,

ne souffrent pas s'ils demeurent à l'intérieur de leur logis.

Les giboulées de mars viennent aussi sûrement que le soleil luit; cette époque voit une grande activité sur la surface de la rivière Rideau, tout à côté de mes fenêtres. Des hommes coiffés du casque protecteur jaune s'affairent à sonder l'épaisseur de la glace, puis à la marquer, à la couper, à y insérer des bâtons de dynamite, si bien que les citoyens reprennent courage lorsqu'ils entendent cette pétarade, première indication que le printemps n'est pas loin. Ces activités ont en vue de discipliner les eaux furieuses de la rivière qui, au printemps, a souvent débordé de ses rives et envahi les rues, les sous-sols des maisons, causant de grands ravages. Après le dynamitage de l'épaisse couverture de la rivière, de scintillants petits îlots de glace descendent le courant à vive allure pour aller culbuter au-dessus des chutes et s'enfoncer dans la rivière Ottawa à 35 pieds plus bas. Les chutes sont alors dans toute leur splendeur, gonflées d'une vie prodigieuse. Le courant est si rapide à cette époque de l'année que quelques employés ont perdu la vie au printemps de 1974, incapables de manoeuvrer avec précision la chaloupe dans laquelle ils inspectaient, la nuit, le mouvement des glaces dans l'étroite rivière. Les riverains se rappellent avec horreur les appels désespérés des malheureux à qui les policiers lançaient en vain des échelles de corde du haut du pont St. Patrick, mais les cordes étaient trop courtes pour qu'ils puissent les saisir.

Lorsque la glace part à la dérive sur "ma" rivière, la terre, elle, donne un aperçu de sa prodigieuse façon de récupérer. Chaque jour, les fonctionnaires scrutent une étroite bande de terre et quelques plates-bandes de la colline du Parlement et des abords du Monument de la Paix car les perce-neige font leur apparition où la neige se retire toujours plus vite qu'ailleurs; là-dessous, passent les conduites d'air chaud qui alimentent les édifices appartenant au gouvernement. Bien avant les tulipes et les lilas, un tapis de fleurs courtes aux couleurs vives où dominent le mauve et le jaune, dévale la pente qui va à la rue Wellington devant le monument de Sir Wilfrid Laurier.

Le printemps est arrivé non pas le 21 mars mais lorsque les giboulées de mars et les vents et les pluies d'avril reculent définitivement devant les rayons de plus en plus chauds du soleil. Les écureuils, qui ont perdu leur pas vif, la rondeur de leurs flancs et le plumet épais de la queue, viennent inspecter le garde-manger que la nature s'apprête à remplir pour eux. Tout sort de sa

réclusion; on répare les maisons, on peinture, on prépare le jardin, on plante.

Avec le mois d'octobre, mai est, à mon avis, le plus beau mois de l'année dans cette vallée de l'Outaouais. L'air est limpide, souvent doux et l'espérance habite les coeurs. Le festival des tulipes a lieu vers la mi-mai. Il faut qu'à ce moment-là, les promenades de la ville présentent leur plus fascinant visage et les travailleurs municipaux s'affairent autour des tapis de jonquilles, de tulipes et de narcisses. De fait, la ville est fière, avec raison, de l'agencement de ses parcs et, pour engager la nature à se parer, le grand hall de l'hôtel de ville de l'île Green présente, ces jours-là, un éblouissant parterre de fleurs de toutes couleurs: géraniums, petunias, jonquilles et surtout tulipes qui est l'ornement traditionnel des jardins au printemps.

L'air est encore frais mais le soleil lance des rayons de plus en plus chauds. Les vents du nord-est qui soufflent souvent en rafale pendant le mois d'avril se calment et la neige est tout à fait disparue, laissant voir le béton gris des trottoirs.

Si on est attentif à remarquer les nuits froides et les journées ensoleillées, on se sera muni de gros souliers solides et on aura été inspecter les érablières des alentours, manger des torquettes, acheter du sirop et du sucre d'érable, tout cela probablement avant les dernières semaines d'avril.

Si l'on est chanceux, on aura trois mois d'été, y compris juin, et si ce dernier est trop frais et pluvieux, peut-être septembre compensera-t-il! Tel l'hiver si glacé, si dur, l'été, pendant plusieurs jours d'affilée, sera d'une chaleur et d'une humidité insupportables. Quelquefois, les députés et les sénateurs doivent être à leur place, la session étant prolongée, à la grande déception de ces messieurs qui doivent garder cravate et veston. Pendant les fins de semaine, la ville est livrée aux touristes tout comme, à Paris, le mois d'août appartient aux visiteurs de la Ville Lumière.

Nous, on s'en va vers les chalets d'été, les lacs où les soirées sont toujours fraîches. On traverse la rivière, on va dans la Gatineau au lac Meach, le plus rapproché de la ville, et sur les bords de tout un groupe de lacs où le choix est difficile. Ou, on descendra vers le sud, vers les lacs Rideau qui sont nombreux et poissonneux. Je pense que les Anglais favorisent ces derniers endroits tandis que nous allons volontiers vers les rives québécoises, quoique les collines de la Gatineau ont toujours été admirées par les Canadiens

de langue anglaise bien avant que les nôtres y prennent goût.

En 1816, il n'y eut pas d'été ici et le blé gela dans les champs. La neige tomba en juin dans tout le Haut-Canada. Parfois, les étés consistent en quelques jours seulement de temps vraiment beau. En 1976, par exemple, la première semaine de septembre a vu les feuilles commencer à changer de couleur, fait exceptionnel, cependant. D'habitude, le temps se maintient assez tiède tandis que les activités reprennent dans la ville: rentrée des classes, préparation des nouveaux programmes présentés par les nombreuses sociétés et associations et, aussi, rentrée des députés et des sénateurs qui reprennent leurs séances au Parlement peu après la fin du mois, quoique cela dépende de la date de fermeture de la session précédente. Les heures de clarté raccourcissent. Les jours refroidissent. L'eau des rivières est à son plus bas et les minces chutes de "ma" rivière ne forment plus qu'un voile gris pâle à travers lequel on distingue fort bien les rochers. Les Indiens, dit Champlain, s'amusaient à marcher sous ce rideau sans se mouiller.

William Chapman qui habita Ottawa à partir de 1898 et y mourut dix-neuf ans plus tard, a décrit avec amour l'érable, beau tout au long de l'année mais superbe à l'automne:

Son feuillage à la mi-septembre,  
Au souffle du vent boréal,  
Se couvrant d'or, de pourpre et d'ambre,  
Brille comme un manteau royal.

Voici octobre et les splendeurs de l'automne, avec ses flamboyantes couleurs qui inondent les parcs, les arbres des rives et surtout les collines de la Gatineau. Automobilistes, marcheurs et cyclistes envahissent ses routes et ses pistes pour admirer l'éclatement des rouges, des jaunes et des grenats, couleurs belles à tenter le pinceau d'un peintre. Les artistes, d'ailleurs, ont célébré à l'envie l'attrait de ce mois béni. Dans "Long voyage", publié en 1947, Simone Routhier, née à Ottawa, exprime la plainte qui suit la fin de ces beaux jours: "Au visage de mon pays, j'ai bu la dernière goutte d'automne..."

Hélas! Après à peine quelques semaines de cette beauté fragile comme toutes choses ici-bas, le vent plus aigre maintenant arrachera les feuilles des branches et en jonchera le sol, au grand plaisir des enfants qui s'y roulent. Il y aura, cependant, encore de beaux jours. L'été indien viendra à la fin d'octobre. Les vêtements paraîtront alors trop lourds pour peu de temps.

Vers ce temps-là, les collines prendront cet aspect d'un roux atténué et pelé qu'elles garderont jusqu'à la première neige. A ce moment, les montres auront été reculées d'une heure. En avançant vers la saison morte, l'obscurité prendra de plus en plus tôt.

Ceux qui vivent sous un soleil toujours présent et toujours chaud, ne connaissent pas un étrange temps d'arrêt, expérimenté par des pays comme le nôtre aux approches de l'hiver. Après le dépouillement des arbres et le changement de couleur qui enveloppe maintenant toutes choses d'un nuage gris où s'accrochent encore quelques teintes de vert pâle, le ciel, les bois, les collines, les parcs, les bêtes et les gens marquent une période d'attente sans, pour cela, que ces derniers soient inactifs. On ramasse les feuilles mortes, on prépare le jardin, on pose les doubles fenêtres, activités certes différentes de celles qui sont proprement printanières, avec la senteur de la peinture fraîche et le bruit des marteaux. Déjà, la nature prend, dans le couloir de l'Outaouais, un aspect feutré et les écureuils s'affairent, trop gras, et la queue, énorme plumet noir ou gris, bien fournie. Leur instinct les a avertis, eux et toutes les bêtes qui peuplent la région, qu'il faut amasser des victuailles pour les mois où la terre ne produira plus rien. Seuls, les moineaux et quelques rares espèces d'oiseaux sillonnent un ciel désolé.

L'hiver est à notre porte... La boucle est bouclée.



Voici donc le début du 17<sup>ième</sup> siècle et les premiers Blancs contempleront nos rives dix ans après. Le premier fut un jeune Picard de 16 ans, Etienne Brûlé. Un belvédère rappelle, dans le parc de la Gatineau, son passage sur l'Outaouais. Accompagnant la tribu puissante et respectée des Hurons, il avait rapidement adopté leurs us et coutumes. Mais, en 1628, traître à Champlain aux côtés de qui il était lors de la fondation de Québec en 1608, il guida les navires des frères Kirk vers Québec. Lorsque Champlain fut fait prisonnier, il reconnut Brûlé parmi ses ennemis et ils se disputèrent violemment.

Brûlé reçut de châtiement de son infamie car les Hurons avec lesquels il retourna vivre—il fut peut-être le premier étranger à voir la baie Georgienne et les grands lacs—se prirent à le détester, le tuèrent en 1633, et le mangèrent, ce qui devrait toujours être le châtiement des traîtres.

Les Hurons d'Hochelaga (Montréal) connaissaient l'existence d'une vaste mer tout à l'ouest de la vallée de la Grande Rivière comme les Français l'appelaient. Était-ce la mer de Chine, tant recherchée? Nicholas de Vignau ( ou Vigneau ou Vigneault) avait, lui aussi, parcouru l'Outaouais, accompagnant les Algonquins. Son récit—incorrect, d'ailleurs—incita Champlain à remonter la rivière vers la fin de mai 1613. Les historiens ont abondamment parlé des explorations du Père de la Nouvelle-France et lui-même a écrit des récits détaillés de ce qu'il voyait. Les portages nombreux et difficiles n'étaient pas pour l'effrayer, lui qui traversa vingt-neuf fois l'Atlantique durant sa vie. Champlain passa en canot entre la rivière Gatineau au nord, et la rivière Rideau au sud; il fut émerveillé par les chutes de 35 pieds de haut puis, peu après, par la turbulente cascade de la Chaudière et son prodigieux moutonnement. Admirable spectacle, s'exclamèrent les chroniqueurs d'alors. Ce déferlement de cascades nombreuses barrait la rivière à quelque 120 milles de l'embouchure de l'Outaouais. Les Indiens l'appelaient "asticou" dont la traduction "chaudière" semble généralement acceptée maintenant, bien que des écrivains tel W.E. Greening donnent le nom indien comme "asiton".

A l'endroit où les chutes dégringolaient sur les roches, formant de gros remous et des espèces de caves dont on n'a jamais pu déterminer la profondeur, les Indiens invoquèrent l'esprit des chutes et lancèrent du tabac au milieu de l'eau. Le portage à cet endroit fut particulièrement ardu.

Ce premier regard de Champlain sur nos rives est fort intéressant si l'on considère qu'il observa certainement les dentelures et petites baies au bas des énormes falaises couvertes de grands arbres, et aussi l'étroit ravin qui partait de la rivière, formé d'embâcles construits par les castors, et s'enfonçait vers le sud. C'est là que devait commencer, plus de deux cents ans plus tard, le canal Rideau, source des débuts de Bytown.

Les écrits de Samuel de Champlain nous donnent quelques détails sur le cours de la rivière au-delà des chutes de la Chaudière. Ainsi, un grand lac "avec plusieurs îles où poussent de nombreux chênes et d'autres beaux arbres" marque un spectaculaire élargissement de la rivière peu après le petit portage. Champlain nomme cette vaste étendue "lac Chaudière", aujourd'hui le lac Deschênes.



Entre les chutes de la Chaudière et le lac Deschênes, une série de remous porte le nom de Remic ou Ramic. Ils s'agit d'Isaac Remic ou Ramic, un pionnier que s'établit à l'endroit où se trouve aujourd'hui le village de Deschênes qui, vers 1850, portait le nom de "Aylmer Place".

Ce parcours de l'Outaouais est parsemé d'îles dont l'île Lemieux reliée à la rive sud par un pont. Là, se trouve depuis 1929 l'usine de filtration de la ville d'Ottawa. Plus loin, le pont Champlain s'appuie sur les îles Bate, Cunningham et Riopelle.

Au siècle dernier, et pendant les premières décennies de ce siècle-ci, des vapeurs sillonnaient ses eaux, des débarcadères accueillaien les voyageurs, dont un se trouvait sur les rives du petit village de Deschênes et un autre à Britannia où un attrayant pavillon s'élevait au bout d'un long quai. Aylmer, que le neveu de Philemon Wright, Charles Symnes, fonda en 1830, bénéficia longtemps de son site avantageux à la tête du grand lac. Au détriment de Hull, Aylmer devint le siège de la justice pour le Comté Ottawa, obtint le bureau de poste, la prison et l'hôtel de ville. En 1847, on voulut même changer le nom d'Aylmer en celui d'Ottawa, ce qui devait arriver à Bytown huit ans plus tard. Le coeur de la ville d'Aylmer a conservé une trentaine de maisons rustiques qui datent de 1820 à 1830; plus de 150 maisons peuvent se prévaloir d'un passé historique. Les débuts de cette ville furent presque exclusivement le fait de pionniers de langue anglaise, le plus souvent des Américains comme l'était le fondateur lui-même.

L'amiral Morrison, navigateur américain qui a écrit une vie remarquable de Christophe Colomb, a publié, en 1971, un beau livre intitulé "Samuel de Champlain, Father of New France". C'est lui qui rapporte l'intelligence avec laquelle le découvreur entrevit la possibilité de relier les océans Atlantique et Pacifique lorsqu'il fit un voyage aux Indes occidentales quelque treize ans plus tôt et visita le détroit de Panama. Usa-t-il du même esprit de double vue en regardant, avant d'arriver à la Chaudière, une profonde coulée surplombée de falaises? L'imagination nous étant donnée pour s'en servir, j'aime à croire cela lorsque, du grand belvédère circulaire surplombant la falaise derrière le Parlement, je regarde la rivière qui scintille à mes pieds. J'aperçois le grand canot d'écorce qui glisse lentement tandis que, vêtu à la mode du 17<sup>ième</sup> siècle, avec grand col noué sous le menton et chapeau à plume relevé d'un côté, le Père de la Nouvelle-France tourne un regard aigu et scrutateur vers l'endroit où je me trouve.



En 1613, l'expédition se rendit à l'île aux Allumettes puis retourna à Montréal. Deux ans plus tard, au printemps de 1615, Champlain remonta encore une fois la Grande Rivière avec Étienne Brûlé et une imposante escorte d'Indiens et d'Européens. On s'arrêta à l'île aux Allumettes puis les canots s'éloignèrent vers la rivière Mattawa, le lac Nipissing, la baie Georgienne et, finalement, la grande mer intérieure qui a nom le lac Huron. Tout au long de ce voyage, les Français reçurent l'hospitalité de plusieurs tribus dont les Nipissing et les Hurons, prospères et industriels, alliés des Français contre leurs ennemis communs, les Iroquois.

En 1913, un employé du Ministère de l'Intérieur trouva, à deux milles de la baie Constance, une épée rouillée qu'un archéologue identifia comme étant du temps de Champlain. Peut-être le découvreur lui-même ou un de sa suite descendit-il à terre à cet endroit pour explorer les rives? Les Indiens campaient fréquemment dans les environs et Champlain devait, en toute vraisemblance, rechercher un colloque avec eux. Où est cette épée? Aucun musée de la région ne semble la posséder.

Le souvenir de Champlain est rappelé ici par une belle statue au haut de la Pointe Nepean, un pont important jeté sur l'Outaouais à l'ouest de la ville, une école, des belvédères aussi, une courte rue Champlain du côté est de la rivière Rideau.

A un bout de la grande salle de lecture au deuxième étage de la Bibliothèque nationale et des Archives, une murale montre, entre autres personnages, Champlain, assis entre un missionnaire et un personnage de son époque. Au bas, le mot *Legacy*. A l'autre bout de la longue salle, un autre groupe de personnages, ceux-là plus anciens. Le mot *Heritage* y est inscrit.

La statue de Champlain, belle et imposante sur un grand socle, a été sculptée par Hamilton MacCarthy qui avait plus le sens de la beauté que de l'exactitude car les historiens ont dit et répété que l'astrolabe a été placé de façon incorrecte dans la main droite levée du découvreur. Au lieu d'être brandi à bout de bras, il devrait être tenu comme un pendule, en direction de la terre. L'historien Brault et d'autres en font état. En regardant le geste, on est tenté de s'imaginer Champlain s'exclamant: "Regardez, messieurs, j'ai retrouvé mon astrolabe...", ce qui n'est guère le cas car il a été perdu pendant des centaines d'années. On croit que ce fut au cours d'une des deux remontées de l'Outaouais que l'astrolabe de bronze, marqué 1603, fut perdu. Est-ce celui-là qui fut retrouvé en

1867 près de Green Lake et qui est conservé par la *New York Historical Society*?

Comment se fait-il que l'astrolabe que l'on croit être celui de Champlain est dans un musée de New York? Il fut trouvé, en 1867, près de Cobden par un nommé George Edward Lee, à l'emploi de la compagnie "Union Forwarding and Railway". Le président de cette compagnie, R.S. Cassels, le reçut en cadeau et "voyant qu'il y avait peu d'intérêt au Canada pour cet astrolabe" il le vendit, en 1901, à un collectionneur américain Samuel V. Hoffman qui, en 1943, le légua au Musée historique de New York. En 1867, il fut exposé à la Galerie nationale du Canada et on en profita pour en faire plusieurs copies.

S'il nous semble étrange qu'un instrument, qui est d'une telle importance historique pour les Canadiens, se trouve dans un musée américain, rappelons-nous que, lorsque les Américains s'emparèrent de York (Toronto) en 1813, ils transportèrent chez eux la masse de la Législature. Elle fut retournée au Canada par Franklin D. Roosevelt en 1934.

Une controverse existe toujours au sujet de l'astrolabe trouvé à Green Lake. Appartenait-il à Champlain ou au Père Gabriel Lalemant, grand explorateur lui aussi et qui parcourut la région pendant le 17<sup>ième</sup> siècle? "Astrolabe" signifie "tombé du ciel". Je l'ai appris en lisant la vie des amants célèbres, Abélard et Héloïse, qui prénommèrent leur fils Astrolabe.



"L'un après l'autre, d'abord rouge sombre et mêlés de fumée, puis pétillants et clairs, les feux éclosent dans les ténèbres à l'Encampement de la Chaudière. Bientôt les longues flammes résineuses se reflètent dans la rivière, large de près d'un mille, qui luit vaguement et s'épand entre les îles noires avant de s'engouffrer dans l'obscurité de la cataracte".

"Les Engagés du grand portage" par Léo-Paul Desrosiers, qui vécut à Ottawa de 1920 à 1941, d'abord comme courriériste parlementaire du "Devoir" puis comme rédacteur adjoint du "Journal des débats" à la Chambre des communes.

Dans le contexte historique du début des années mil huit cent, le roman nous montre les voyageurs abordant avec leurs canots la rive nord de l'Outaouais et haussant sur leurs solides épaules les grandes embarcations. Après quoi, rompus de fatigue, les hommes se roulent dans les couvertures de laine et s'endorment avec, dans

les oreilles, le bruit sourd de la Chaudière tumultueuse.

Les portages dont se servit d'abord Champlain et, après lui, tous ceux qui remontèrent ou descendirent le cours de l'Outaouais, sont-ils encore visibles? Du côté hullois, ils sont plus marqués que du côté ontarien. Du côté sud, il y avait un sentier qui partait d'une presqu'île adjacente aux îles qui barrent l'Outaouais à la hauteur des chutes Chaudière. C'est à son extrémité que fut installé vers 1815 le débarcadère qui prit le nom de Richmond Landing quelques années plus tard. Indiens, voyageurs, coureurs des bois et, après 1763, les Loyalistes et les militaires s'attelèrent au transport des marchandises le long de ce sentier qui s'éloignait vers l'ouest. Mais, on peut dire que les portages du nord de la rivière, en remontant le courant, étaient les plus populaires. C'était, nous dit le docteur Brault, "les plus fameux des trente-six portages que l'on devait faire entre Montréal et le lac Huron"... Il continue, en rendant hommage "à l'humble gloire et à la misère navrante de ces héros ignorés qui, dans l'ombre, continuèrent l'oeuvre de Cartier et de Champlain".

Trois portages étaient nécessaires pour éviter les chutes et aussi les remous qui se trouvaient plus haut. Un cairn a été élevé à l'ouest de Hull, dans ce petit parc qui se trouve en face d'un long bâtiment en pierre de l'usine E.B. Eddy. On y lit:

#### Portages de la Chaudière

La tête du premier des trois portages de la Chaudière sur la route du Saint-Laurent aux Grands Lacs, aux Prairies, aux Rocheuses et au-delà.

Traversés par Champlain en 1613 et jusqu'au milieu du siècle dernier, par nos explorateurs, nos missionnaires et nos commerçants de fourrures.

Joseph Jolicoeur décrit ainsi le grand portage. "Il partait des bords de l'Outaouais, dit-il, au pied de la rue Hôtel de ville, pour se rendre en amont de la chute Chaudière". C'était évidemment un portage extrêmement pénible et long. Dernièrement, on a donné à l'artère hulloise qui longe la rivière, d'assez loin cependant, le nom de "Place du Portage". Un pont datant seulement de quelques années joint, à cet endroit, les deux rives de l'Outaouais et s'appelle, très justement, "Pont du Portage".

J'ai voulu voir ces sentiers de la côte nord et, un après-midi de juillet, je me suis rendue à Val-Tétreau, petite ville accolée à Hull et dont la partie nord est formée par le Chemin d'Aylmer.

L'histoire de l'épiscopat canadien déroule ses fastes dans le nom des rues que traverse ma voiture: Bégin, Bourget, Duhamel, tous noms d'éminents prélats.

Se détachant sur le ciel, tout au bas de la rue Bégin, voici le monument à Jean de Brébeuf. Le missionnaire se dresse, debout, le pied droit appuyé au roc; la main droite élève un crucifix et la main gauche tient un aviron qui repose sur l'avant d'un canot. La statue est un don de Josaphat Pharand, marchant très connu de Hull, et la date en est le 26 octobre 1930.

La base du monument s'élève en une sorte de pyramide tronquée, faite de roches rondes; une plaque de bronze y est adossée:

Ici, en août 1626, est passé et a séjourné le bienheureux Jean de Brébeuf, prêtre jésuite, né à Conde-sur-Vire, Normandie, France, le 15 mars 1593, a souffert chez les Hurons, est mort martyrisé par les Iroquois le 16 mars 1649. Béatifié par S.S. Pie XI le 21 juin 1925.

La ville de Hull reconnaissante, le 15 août 1926."

En dessous de cette plaque historique, une autre, plus petite, rappelle que "le monument a été érigé en octobre 1926 par le Rév. M.J.A. Lombard, curé de cette paroisse d'octobre 1919 à décembre 1934".

Plus près de la rivière qui, à cet endroit, possède des remous assez importants, la Commission de la Capitale nationale a apposé une plaque, en 1964. Voici ce qu'on y lit:

"L'Outaouais est un chaînon de la plus ancienne voie transcanadienne, celle du canot qui remontait jusqu'au lac Athabaska et aux Rocheuses par les lacs Nipissing, Supérieur et Winnipeg et le fleuve Churchill. Ici passèrent nombre d'explorateurs, entre autres Brûlé, Champlain, la Vénéry, Mackenzie, Thompson, Fraser, ainsi que Récollets et Jésuites en route vers la Huronie. Empruntèrent aussi l'Outaouais, les coureurs des bois et les pelletiers en canots de maître, familiers des "pays d'en haut".

Le parc s'étend, bien entretenu et verdoyant, orné de bancs et de grands arbres, à l'est et à l'ouest de la statue de Brébeuf.

Si on va vers l'est, on trouvera, à environ un demi-mille de là, un gros bloc de roc sur lequel ont été apposés deux avirons de cuivre, entrecroisés<sup>1</sup>. "Sentier historique" y lit-on. La rivière est à

<sup>1</sup> Erigé par le "Men's Canadian Club" et le "Women's Canadian Club" d'Ottawa

deux pas et son courant garde un rythme assez vif. C'est ici que les voyageurs qui remontaient le courant escaladaient la berge assez escarpée, y traînaient le canot et les marchandises et, après les avoir mis sur leur tête, empruntaient un sentier qui les amenait plus haut que les rapides. Il est facile de retrouver trois ou quatre escaliers de pierres rudes par où les intrépides explorateurs passaient pour rejoindre la piste. En parlant du travail ardu demandé des porteurs de canot dans certains portages, Guillet dit qu'au premier portage des Chaudières "la berge est si rocheuse et élevée que l'effort de douze hommes est nécessaire pour sortir le canot de l'eau, l'embarcation et sa cargaison s'entend." Il s'agissait peut-être de ce portage Brébeuf mais aussi du Grand portage.

Le portage a été déclaré monument historique en 1954.

En marchant le long du sentier historique, je remarque au haut de l'escalier le plus important, une longue flèche d'un rouge délavé apposée là peut-être par la CCN.

Trois cent cinquante ans ont passé depuis que Champlain a gravi ces étroits sentiers qui disparaissent presque sous la verdure. L'endroit est émouvant, évocateur et peu connu et pourtant ces pierres gardent, dans le poli de leur surface, la trace des centaines de pas qui les ont péniblement gravies.

Ce n'est pas la première fois que, recherchant la trace de ceux qui ont fait notre pays, j'ai tout à coup ressenti une sorte de lien, fort et doux à la fois, avec ceux qui ont peiné pour ouvrir la voie d'un pays sauvage à ceux qui viendraient plus tard. Ici, et en ce moment, c'est Champlain, c'est Jean de Brébeuf dont la silhouette se dresse devant mes yeux. Mais, tout au long du régime français, les grands canots glissèrent au rythme des chansons populaires; des hommes forts et rudes les hissèrent sur leurs larges épaules le long du sentier que je foule en ce moment. Leurs efforts et le succès de leurs découvertes et de leurs missions sont à moi, je me les approprie et chaque Canadien peut faire de même car ces hommes sont nos ancêtres, nos devanciers, nonobstant les différences de langue et d'origine. On cherche frénétiquement, de tous côtés, ce qui pourrait donner à notre pays son unité nationale... c'est, peut-être, dans l'admiration unanime des pionniers qu'il faut chercher, tout simplement, un sentiment d'appartenance à un pays qu'ils ont arraché à la forêt, à l'ignorance et au silence des espaces déserts et inhabités.

★ ★ ★

Revenons aux premiers Blancs qui gravissent les rudes escaliers

des trois portages de la Chaudière. Après Champlain, le Père Joseph Le Caron passa le long de nos rives en route vers le pays des Hurons en vue de les convertir. Il est dit que Champlain s'arrêta sur la Pointe Nepean en compagnie de ce Récollet et contempla le cours de la rivière<sup>2</sup>. Si oui, la statue du découvreur est bien placée.

Deux ans plus tard, Jean Nicolet se rend à l'île des Algonquins pour apprendre leur langue. Il y restera quinze ans. Les missionnaires Jean de Brébeuf, Jogues, Lalemant et bien d'autres suivent les sentiers pour aller porter la parole de Dieu chez les Hurons.

Vers 1650, Nicolas Gastineau dit Duplessy, né à Paris, donna son nom à une rivière se jetant dans l'Outaouais. Il mourut à l'Hôtel-Dieu de Québec le 10 août 1689, à 66 ans.

Pendant tout le régime français, la rivière des Outaouais fut donc la principale voie de communication entre l'est et l'ouest, entre Montréal et les postes de traite des Grands Lacs. Ce fut la fameuse route des voyageurs, occupant des canots de trente-six pieds de long et de six pieds à leur plus large. Ceux qui les conduisaient possédaient des muscles solides, une endurance à toute épreuve et de bonnes voix pour scander leurs coups d'aviron. Voyez ce que dit de ces hardis payeurs, le journaliste, conteur et politicien Joseph-Charles Taché: "Le voyageur, dans le sens canadien du mot, est un homme au tempérament aventureux, propre à tout, capable d'être tantôt, successivement ou tout à la fois, découvreur, interprète, bûcheron, colon, chasseur, pêcheur, marin, guerrier. Il possède toutes ces qualités en puissance, alors même qu'il n'a pas eu l'occasion de les exercer toutes."

Lorsqu'il fit une recension du livre de Legget "Ottawa Waterway: Gateway to a Continent", un journaliste anglais déplorait le fait que, petit garçon dont la classe possédait une fenêtre sur la rivière, il ne reçut, de ses instituteurs, aucune indication que, sous ses yeux, s'était déroulée l'histoire même, avec ses drames et ses conquêtes et que, le long de ce large ruban liquide, glissèrent les canots amenant les découvreurs dans des voyages d'exploration qui ouvrirent l'ouest de notre pays à une intense civilisation. On comprend la plainte de ce journaliste qui,

<sup>2</sup> "Le diocèse d'Ottawa" Abbé Legros et Soeur Paul-Émile

enfant, a été frustré de cette magnifique page d'histoire qui déroulait ses plis lumineux sous ses yeux. De fait, l'importance de la rivière a été énorme et l'histoire ne nous a guère enseigné cela. D'ailleurs il serait intéressant—et décevant, hélas!—d'effectuer un sondage pour déterminer le degré de savoir ou d'ignorance des élèves sur un sujet aussi proche d'eux que l'histoire de la ville qu'ils habitent.

Revenons au passage des grands canots le long de nos rives. Guillaume Dunn a très bien décrit cette remontée de la rivière dans son livre "Les forts de l'Outaouais" (1975); des relais jalonnaient la route et constituaient un abri contre les attaques des Indiens ennemis mais aussi les pagayeurs et leurs passagers pouvaient y prendre un peu de repos, manger, fumer et dormir.

Combien de ces longues embarcations creusèrent un sillon dans la Grande Rivière? On ne saurait le dire exactement et on ne peut se limiter qu'aux importants passages dans nos régions, d'expéditions comme celle, en septembre 1660, de soixante canots débordant de belles fourrures, 140,000 livres de castor, nous informe Mère Marie de l'Incarnation. Pierre-Esprit Radisson et de Groseillers dirigeaient le convoi. Plus tard, ils devaient passer à l'Angleterre et faire un tort irréparable à la France, leur patrie.

Devant nos falaises durent aussi passer les trois cents Iroquois, puis quelques jours plus tard, cinq cents autres sauvages, se dirigeant vers Montréal. Dollard des Ormeaux, et ses 16 compagnons, attendaient les guerriers derrière les fragiles palissades d'un fort érigé aux rapides du Long Sault. Tous ces jeunes gens furent massacrés mais Montréal fut sauvée. Six semaines plus tard, Pierre Radisson et ses compagnons trouvèrent les corps mutilés de ces jeunes gens à qui, par désir de détruire chez les jeunes une saine admiration des vraies valeurs, certains instituteurs substituent des héros de la TV et prônent le dédain pour le travail des missionnaires, la vaillance des explorateurs et tout ce qui n'est pas une histoire "à la Bergeron". Malheur à ces inconscients destructeurs qui, sans s'en douter, ce qui est grave, essaient de montrer à leurs élèves que le régime français n'a produit que des profiteurs et que le Canada n'a vraiment commencé qu'après 1763.

Coureur des bois, impénitent, Duluth remonta l'Outaouais en 1678. D'abord commandant du fort Frontenac, il devait éventuellement se rendre au Minnesota dont il fut le premier Européen à fouler le sol.



En 1976, vingt-quatre étudiants de Duluth refirent ce voyage dans trois canots mesurant chacun vingt-six pieds. Ils furent reçus à l'hôtel de ville d'Ottawa et on échangea des cadeaux. Chaque embarcation, montée par huit hommes, était identique à celle de Duluth mais l'écorce avait été remplacée par la fibre de verre à cause du poids. Il faut croire que les Américains d'aujourd'hui sont moins forts que les petits Canadiens, payeurs d'alors, qui étaient, eux, des gars musclés et joyeux. Mais, il n'y avait aucune femme parmi ces rudes Voyageurs. Ceux de 1976 en comptaient quatre.

Les uns ont décrié ces coureurs des bois, dont les manières non orthodoxes et l'esprit aventurier gênaient grandement le commerce établi; on les accusait d'avoir trop souvent arrosé de boissons enivrantes leurs échanges de fourrures avec les Indiens. Mgr de Laval, entre autres, a fustigé ces mauvais garçons. D'autres, par contre, ont mentionné l'habileté et le courage légendaires des coureurs des bois. Ils les ont qualifiés de vaillants explorateurs, d'admirables missionnaires dans le sens tout à fait laïc du mot.

La route fluviale, jalonnée de rapides, causait des tragédies qui, souvent, suivaient le renversement d'un canot, dû à une mauvaise manoeuvre ou à une embarcation trop chargée. De même que les Voyageurs se signaient en quittant une rivière et entrant dans une autre, ils se signaient également lorsque le canot passait devant les croix blanches marquant certains rochers de la rive; ces croix indiquaient qu'une noyade avait eu lieu près de cet endroit.

En plus de vestiges d'anciennes embarcations, des scaphandriers qui font des recherches au fond de la rivière, des lacs et des cours d'eau qui amenaient les Voyageurs et leur cargaison vers l'ouest, ont trouvé de gros chaudrons échangés pour des peaux de bêtes dans un commerce toujours plus intense entre Indiens et Blancs.

Les Hurons, habiles trafiquants, étaient associés aux Français depuis le temps de Champlain et leur procuraient abondamment les fourrures désirées. Cependant, ce commerce était souvent interrompu par les incursions des Iroquois et de leurs amis anglais qui voulaient, eux aussi, leur part du butin, menaçant les Français par le nord où ils tenaient les bords de la Baie d'Hudson, et par les rives américaines du St-Laurent au sud.

Au printemps de 1693, les attaques des Iroquois redoublant d'intensité, le commerce des fourrures était presque complètement paralysé. Frontenac envoya de Launay au haut de



l'Outaouais, à l'île Michilimackinac, pour servir d'escorte à un convoi de fourrures vers Montréal. En août de la même année, nos falaises virent donc passer une longue suite de deux cents canots remplis de riches fourrures.

A la fin du 17<sup>ième</sup> siècle, eut lieu la fameuse bataille des Rapides des Chats, tel que relatée par le Général de Monseignat à Mme de Maintenon. Sous le commandement de Louis de La Porte, sieur de Louvigny, aidé de Nicholas Perrot, l'expédition composée de soldats, de 146 Voyageurs canadiens et d'un petit groupe d'Indiens, avait la tâche de consolider le Fort Michilimackinac et surtout de faire alliance avec les tribus indiennes de l'ouest, auxquelles les Anglais faisaient la cour à ce moment-là. Par d'astucieuses tactiques, Louvigny gagna la bataille des Chats contre les Iroquois. Ce fut donc le long de la rivière des Outaouais que se déroula une bataille si importante qu'elle permit à l'expédition d'atteindre le fort Michilimackinac, de gagner l'amitié des tribus indiennes de l'ouest et, en quelque sorte, de sauver la Nouvelle-France.

Le cours de l'Outaouais servait aussi à des fins d'explorations. En 1686, un groupe de cent soldats remonta la rivière, commandés par le Chevalier de Troyes, habilement secondé par trois des frères Le Moyne—la plus grande famille de militaires du Canada. Au moment où la Grande Rivière s'appête à virer vers le nord et où deux rivières s'y déversent l'une en face de l'autre, l'oeil exercé du fondateur de La Louisiane, Pierre LeMoyne d'Iberville, devina-t-il le fabuleux destin promis à cette région désertique?

Après avoir capturé trois forts anglais près des rives de la Baie James, la troupe commandée par de Troyes refit le même trajet vers Montréal mais, cette fois, les canots étaient remplis de 30,000 peaux de fourrure et de trente prisonniers anglais. La suprématie de la France sur ce riche commerce du nord était assurée et elle le fut jusqu'en 1697, date du Traité de Ryswick.

Voici, vers 1700, Antoine de Lamothe Cadillac—Laumet de son vrai nom—anciennement de l'Acadie, remontant la rivière Outaouais avec vingt-cinq canots. Choix de route impopulaire mais sur lequel Cadillac insista car il voulait reprendre des barillets de brandy cachés par lui auparavant à Michilimackinac. Quelque temps après, le chef qui, cependant, se spécialisait dans le commerce illicite des fourrures, fonda Fort Pontchartrain, aujourd'hui Détroit. Il fut plus tard gouverneur de La Louisiane.

C'est vers la même époque qu'un décret défendit aux citoyens de Montréal de garder des porcs dans leur maison...

A environ 120 milles d'Ottawa, se trouve un des premiers villages du haut de l'Outaouais; c'est Rapides des Joachims, au Québec (les habitants l'appellent aussi Swisha). Il fut fondé en 1725.

Plaçons ici le passage du voyageur et interprète Cadieux au début du 18<sup>ième</sup> siècle. Poursuivis par les Iroquois, les voyageurs se trouvèrent séparés et Cadieux se cacha sur une île non loin du rapide du Grand Calumet. Il y vécut assez longtemps pour voir sa fin approcher et écrivit sa fameuse "Complainte de Cadieux" sur l'écorce d'un hêtre. Venus à sa recherche, ses compagnons l'enterrèrent dans l'île même. La tombe fut longtemps l'objet du respect des Voyageurs qui saluaient ici un de leurs braves compagnons.

Vingt-sept ans après Cadillac, Beauharnois envoie un groupe de Canadiens pour mettre un frein aux harassements de la tribu indienne des Ourgainuis. Quelques années après, 1742, c'est René Gaultier de La Vérendrye qui passe devant nos rives, dans un voyage d'exploration vers l'ouest. Ses fils découvrirent les montagnes Rocheuses.

La position pourtant stratégique où se trouve aujourd'hui la capitale ne sembla aucunement frapper l'imagination de ces voyageurs, non plus que la richesse des grandes forêts de bouleaux, de pins et de peupliers. D'autre part, un arpenteur du nom de Boisclerc examina des dépôts de plomb aux rapides Des Chats en 1734 mais déclara que leur exploitation serait trop coûteuse. De faibles efforts furent encore faits pour découvrir des métaux.

Jusqu'en 1763, les bords de la rivière Outaouais restèrent donc un vaste réservoir de grandes forêts où seuls les pieds souples des Indiens foulaient des sentiers à peine tracés dans cette profonde solitude. Ces Indiens affectionnaient tout particulièrement les environs de la Baie Constance, en face de Deschênes. Ils y campaient souvent. L'endroit qui s'appelle Lapottie's Point avait nom auparavant Pointe à la bataille, ayant été témoin d'un engagement entre Iroquois et Français.

Cependant, aucun des campements indiens n'était installé en permanence. De stables, il n'y avait que les relais mais le silence des rives de l'Outaouais était quelquefois brisé par les chansons des

petits et solides Canadiens qui scandaient les coups d'aviron se répercutant le long des terres sauvages que le grand canot longeait.

Au commencement du 19<sup>ième</sup> siècle, le commerce des fourrures avait beaucoup diminué d'intensité mais les grands canots ne cessèrent de glisser sur notre rivière que petit à petit. Ennemi juré des Indiens, George Simpson (Sir, en 1841) fut gouverneur-en-chef de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Arrogant, immoral, doué d'un sens remarquable des affaires qui frisait le génie, "le petit empereur", gorgé de gloire et de prestige, parcourut la rivière une soixantaine de fois. Le long de la rivière Ottawa, de petits moulins s'installaient. En 1823, dit Charlotte Whitton, il y en avait neuf.

Lorsque les premiers bateaux à vapeur sillonnèrent l'Outaouais avant même la naissance de Bytown, le genre de navigation sur l'Outaouais changea radicalement. Puis, viendront les grands radeaux de bois descendant la Grande Rivière jusqu'à Montréal, activité qui cessera, elle aussi, dans les premières décennies de notre siècle. De nos jours, les Chutes de la Chaudière alimentent encore des usines mais cela cessera aussi peut-être un jour et nous redonnera, dans leur beauté ancienne, ces célèbres cascades bondissantes dont l'attrait est mentionné dans tous les récits d'autrefois.

La rivière qui longe nos rives déroule maintenant ses plis mous, sans but lucratif, si ce n'est la présence des bateaux pour touristes, propriété d'Américains, qui, l'été, promènent nos visiteurs sur quelques milles de la rivière à partir d'un embarcadère du côté ouest de l'entrée du canal. Le pêcheur même s'éloigne de ces rives; les eaux sont polluées. S'y baigne-t-on? Très peu. Il y a une ou deux plages, tout au plus.

Mais, la rivière ne cesse de fasciner les chercheurs. Le docteur Robert Legget a écrit dernièrement une superbe étude sur ce cours d'eau et les journaux nous ont appris qu'André E. Lamirande, un technologue chimiste de profession, directeur du musée maritime "Wheelhouse" situé à l'intérieur du Musée national des Sciences et de la Technologie à Ottawa, s'intéresse avec une équipe de plongeurs à rechercher l'influence qu'aurait eue l'Outaouais sur la vie de ses riverains et à retirer du fond de l'eau et à classer des épaves et autres objets. Ainsi, a été retrouvée dernièrement l'entrée d'une mine d'or, découverte au nord de Guyon en 1853,

exploitée pendant un certain temps, puis perdue depuis de nombreuses années.



Voici arrivées les prémices de l'effondrement du régime français. 1755: déportation des Acadiens dont plusieurs, réfugiés en Louisiane, verront cette terre française passer à l'Angleterre moins de dix ans plus tard... évacuation du fort Niagara, dernier retranchement de la France sur les Grands Lacs. Le Canada français, qui compte 228 ans d'âge, lance aux échos ses derniers cris de désespoir: victoire de Carillon, défaite de Wolfe devant Lévis à Montmorency. Mais le Canada, insuffisamment approvisionné en armes, en munitions, doté de fortifications en mauvais état, ayant en face de lui un adversaire à l'écrasante supériorité sur mer et sur terre, voit son destin inexorable prendre un visage anglo-saxon. Puis, vient la bataille des Plaines d'Abraham avec les généraux ennemis qui tombent en même temps et arrosent de leur sang une terre encore française. Capitulation de Québec en septembre 1759 et, un an plus tard, celle de Montréal. La bataille de Sainte-Foy marque les derniers soubresauts de l'athlète épuisé qui s'effondre. C'en est fini!

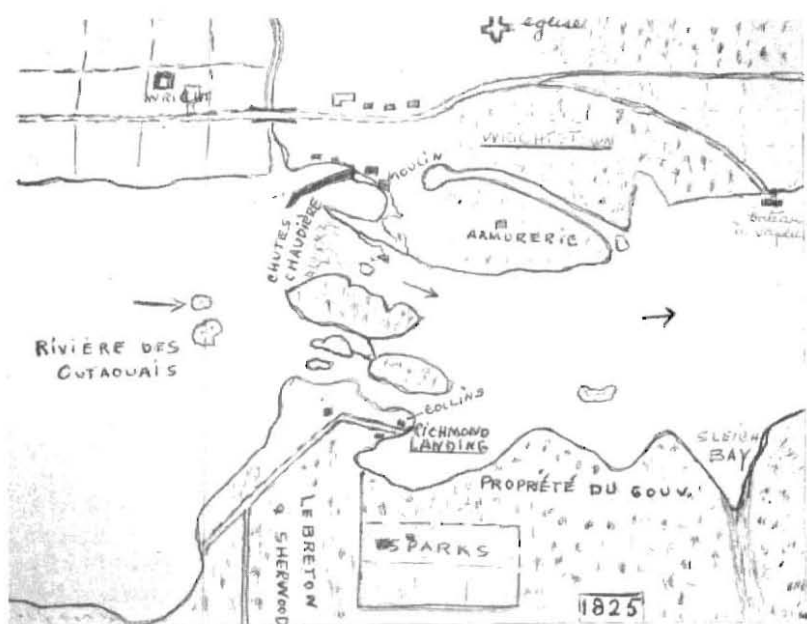


Traité de Paris. Notre pays appartient maintenant à l'Angleterre. Une tout autre manière d'agir, de se conduire, de commercer et, en somme, de vivre commence pour lui.

De 1535 à 1763, le Canada fut donc français. Dans treize ans environ, la durée du régime anglais égalera celle qu'il a remplacée. Que reste-t-il de toutes ces années durant lesquelles il n'y eut qu'une langue chez nous: la nôtre. Il n'y eut qu'un drapeau: celui sur lequel les fleurs de lys brillent? Il reste que les 60,000 parlants français qui habitaient le pays en 1763 sont devenus presque six-millions—plus d'un quart de la population totale—qui sont dispersés à travers l'énorme territoire au nord du 49ième parallèle. Ils se servent, dans le commerce usuel de l'existence, de la langue de Molière, jouissant d'une culture bien à eux. Dans le Québec surtout, mais aussi en dehors de ses frontières, existent des groupements attachés fortement à leur langue, des journaux, des postes de radio et de télévision, des écoles, qui proclament, chez eux, le fait français.

Ces descendants des fils de France, il y en a maintenant environ 350,000 en Ontario, l'ancien Haut-Canada. Nulle part, en dehors des villes de "la belle province", la langue française est parlée par plus de personnes qu'à Ottawa, l'ancien Bytown.

Le développement de cette culture se lit presque comme un roman, avec ses peines, ses misères, ses moments de gloire et de fierté. Mais, avant d'étudier en profondeur, cette survivance étonnante, il faut voir comment est née Bytown, comment le village de boue et de planches est devenu capitale du Dominion, après quoi, il nous sera plus facile de placer sur l'échiquier où se meuvent les pièces qui forment son ensemble, la place tenue de tout temps ici par les Canadiens français, mes compatriotes.



Bytown 1825

## CHAPITRE IV

1763—1826: Indépendance des États-Unis—Les Indiens—Les Loyalistes—Arrivée de Philemon Wright et progression de Hull jusqu'à 1826

Après la conquête, les Anglais se lancèrent sur les traces des pionniers—le premier fut, en 1761, Alexander Henry, commerçant de fourrures. Ils installèrent de nouveaux postes de traite, rebâtissant ceux abandonnés au long des années par les Français, les compagnies se battant furieusement entre elles pour le contrôle de telle ou telle marchandise. Ce pays que l'Angleterre convoitait depuis que les Frères Kirk l'avaient assiégé en 1628, était enfin à elle. Vrai Klondike, le commerce des fourrures était florissant, les canots chargés glissant nombreux vers Montréal.

Les Voyageurs, petits Canadiens français solides et durs, avaient mis leurs muscles et la dextérité de leurs rames au service des conquérants, qu'ils amusaient par leurs chants rythmés et leur bonne humeur en face des dangers et de la longueur de leur journée de travail. L'or coulait fort et dru et les Anglais se réjouissaient de leur fabuleuse prospérité. Cependant, de 1760 à 1784, la population du Haut-Canada n'augmenta pas très rapidement car toute cette partie de ce qui était alors le Québec d'avant 1760, ne comptait pratiquement que des forts à Cataraqui, York, Niagara et au lac Huron, et des missions pour les Indiens. Peu d'efforts de colonisation avaient été faits dans cette partie du pays et, même après la conquête, l'ouest de Montréal se peuplait lentement. L'Angleterre s'en inquiétait mais elle avait aussi d'autres sujets de mécontentement. Elle voyait avec déplaisir les événements se déroulant dans ses colonies américaines. De forts vents d'indépendance soufflaient là-bas depuis 1776 et, finalement, les révoltés réclamèrent, puis obtinrent leur indépendance par le Traité de Versailles de 1783.

Quel déchirement pour ceux dont le coeur était fortement attaché à la mère patrie! Où se réfugier? En Amérique du Sud, en Amérique centrale, le même vent d'indépendance renversait les barrières et l'Espagne, invincible jusque-là, voyait lui échapper, une à une, toutes ses colonies. De plus, on craignait que la nouvelle possession britannique soit menacée par les anciens sujets de l'Angleterre. La voie d'eau du St-Laurent, reliant Montréal à Kingston, semblait constamment à la merci d'une invasion venant de la rive sud.

Les Anglais habitant la nouvelle république des Etats-Unis comptaient donc beaucoup de fidèles à la Couronne d'Angleterre. Les Loyalistes, comme on les appelait, lorgnaient avec espoir vers le nord où Albion avait installé sa suprématie avec plus de bonheur et de stabilité.

Enchantée d'un attachement si profond, l'Angleterre ouvrit très grandes les portes de sa maison à ses bons enfants. Elle les accueillit avec effusion, d'autant plus que leur apport était nécessaire pour équilibrer le nombre des habitants canadiens-français du Bas-Canada qui, à ce moment-là, dépassait de beaucoup les 20,000 habitants du Haut-Canada.

D'immenses terres s'étendaient vers l'ouest, et les Indiens en avaient fait leur domaine incontesté depuis longtemps. L'Angleterre aurait bien voulu y mettre des sujets anglais, mais encore fallait-il que les terres lui appartiennent! Les Indiens seraient-ils assez malléables pour les céder? Oui, ils le furent et sans rechigner car un certain capitaine Crawford, qui avait leur confiance, fut chargé de négocier en 1783 un "achat" qui fit tomber dans le giron britannique deux millions d'acres pour un prix qui se limita à du rhum, des vêtements pour l'hiver et des plombs pour la chasse. La transaction comprenait les territoires se trouvant à l'ouest de Montréal, jusqu'à la rivière Rideau.



Arrêtons-nous un instant pour étudier quelle place les Indiens, premiers propriétaires des terres sur lesquelles s'élève la capitale du Canada, tenaient et tiennent maintenant dans le contexte général de la vie outaouaise.

Un Américain ignorant tout du Canada et visitant le musée Victoria en ce samedi après-midi de juillet 1976 aurait sûrement l'impression que la population la plus importante et la plus riche en

culture indigène est celle des Indiens, tout spécialement de la côte du Pacifique: totems, costumes, masques, reproduction d'un village Haida des environs de 1860, tout y est.

Toute une collection de souvenirs de ce genre a été rachetée par le gouvernement canadien en 1974. Ils appartenaient, depuis 1961, au collectionneur allemand Speyer. Peu après la conquête, en 1784, un officier anglais nommé Caldwell, chargé d'amadouer les Indiens afin que, s'ils n'aidaient pas les Anglais, ils puissent au moins rester neutres, s'enticha des moeurs indiennes, "prit" une femme de la tribu. Il acquit ou reçut en don toutes sortes de superbes objets dont des boucliers de poitrine, en argent, des masques, des vêtements de peau, brodés, perlés, en fait toute une impressionnante panoplie. Elle est certes plus à sa place maintenant dans un musée de la capitale nationale que dans la famille de Caldwell qui ne trouva rien de mieux que de se faire peindre dans un attirail tout à fait ridicule, comprenant entre autres ces fameuses parures de cou en argent, et la narine percée et ornée de pendeloques.

Revenons aux stupéfiantes transactions qui firent tomber sous la juridiction d'Albion des milliers d'acres sur lesquelles les tribus d'Indiens pêchaient et chassaient. Bien qu'ils aient volontairement donné ces terres aux Anglais, ils ne cessent, jusqu'à nos jours, de revendiquer leur bien que les Visages pâles se sont approprié il y a presque deux siècles.

Il n'y a pas de réserves dans les environs immédiats de la capitale. Jusqu'au début de ce siècle-ci, cependant, il y eut une dizaine de familles d'Indiens qui logeaient dans des cabanes de bois aux environs du pont Interprovincial, sur des terres appartenant aux Wright, mais il ne s'agissait pas là d'une réserve à proprement parler. Il faut aller vers le nord, à Maniwaki, ou vers l'est à Caughnawaga pour trouver ces villages, sorte d'enclaves abritant les descendants des premiers habitants du pays, qui bénéficient d'un traitement spécial du gouvernement, gèrent leurs propres affaires et vivent entre eux, les Blancs en étant exclus.

Cependant, il serait faux de penser que, sortis de leurs réserves, les Indiens restent citoyens à part dans la société canadienne. De nombreux exemples les montrent comme s'intégrant tout à fait, s'ils le veulent bien, aux autres, un faciès aux traits accusés et une couleur de peau peut-être un peu plus foncée, les distinguant seuls des autres Canadiens. Nous avons eu, de descendance indienne, un Ambassadeur ou peut-être plusieurs.



**Au Sénat, siégeait, en 1968, un chef de la tribu des Pieds Noirs, dans la personne de l'Hon. James Gladstone. Le directeur de la chorale à Notre-Dame d'Ottawa, et combien d'autres, se sont parfaitement intégrés à la population outaouaise, ont épousé des Anglaises ou des Canadiennes françaises; ils n'ont certes pas honte de leurs origines et s'en font, la plupart du temps, une gloire.**

Evidemment, s'ils se promènent dans les rues d'Ottawa en costume de peau comme Grey Owl ou portent la fameuse coiffure à plumes dont on décore, dans les réserves, les visiteurs illustres, ils ne passeront pas inaperçus. Je me souviens avoir vu, dans le bureau du Maire d'Ottawa, une splendide coiffure indienne, offerte par une tribu lors d'une visite.

On ne voit presque plus les pittoresques statues en bois représentant un Indien avec de grandes plumes ornant sa tête et descendant le long de son corps car les tabagies n'en font plus leur signe distinctif pas plus que les barbiers ne possèdent le tube rouge et blanc qui tournait sur lui-même devant leurs boutiques. Une exception, cependant... et peut-être d'autres aussi de par la ville: sur la façade de l'ancien "Château Bonheur" de Benjamin Sulte, coin Wilbrod et Friel, le coiffeur qui y est installé, a gardé cette marque distinctive de son métier.

A part le splendide Huron du monument de Champlain, il y a ici peu d'indications des anciens occupants de cette belle vallée de l'Outaouais. A travers la capitale, néanmoins, comme dans toutes les villes du Canada, les noms indiens viennent rappeler aux habitants, les origines lointaines de leur pays. Le long de l'Outaouais, sur la rive longée par le quartier Westboro, un belvédère s'appelle "Kitchissippi" qui signifie, je crois "rivière des Algonquins"; des rues de la partie ouest de la ville portent des noms indiens: Pontiac, Algonquin, Iroquois et d'autres de même appartenance. De noms français, je n'en vois point sinon une école secondaire de Westboro: "Champlain". D'ailleurs, l'ouest de la ville est presque totalement de langue anglaise, peu de Canadiens français y habitent. Petit détail: la porte d'une belle maison appartenant à un médecin de River Road à Vanier, près du pont de la rue Rideau, donne le nom de l'habitation: Kakabigiwanang.

Mais, le signe le plus prestigieux des origines indiennes de notre région se trouve dans le fait que la rivière, la ville et nous-mêmes portons le nom d'un groupe de cette tribu elle-même: Ottawa. ville et rivière, noms dérivés par les Anglais de

“Outaouais” qui, lui, est français, tiré des Indiens qui fréquentaient nos rives, plusieurs décennies après que Champlain y vint promener son grand chapeau à plumes, son habit à culotte bouffante et ses souliers à boucles.

On dit, en anglais “the citizens of Ottawa” puisque, dans cette capitale fédérale, aucune appellation dans cette langue, ne les situe. Cependant, en français, j’ai souvent entendu dire, en parlant des habitants de cette vallée, “les Outaouais”. C’est là une belle revanche des Indiens qui, à tort ou à raison, se plaignent que nous leur avons “chipé” leurs terres sans en payer le prix. C’est pour l’usage de ce nom que nous devrions leur verser un tribut et non pas pour ces terres qu’ils ont données librement aux Anglais.



En 1771, sept mille Loyalistes arrivent au Nouveau-Brunswick, mais leur venue ici se fit beaucoup plus tard. Dans l’intervalle, un second traité avec les Indiens de la Nation Mississauga donna aux Anglais d’immenses terres bordant les rivières Ottawa et Rideau.

Dans l’ouest de l’unique province qui formait le Canada à ce moment-là, les Loyalistes vinrent d’abord sur les bords du St-Laurent puis, lentement, à la recherche de meilleures terres, ils poursuivirent leur montée vers le nord, vers nos rives. En prévision du peuplement de cette région du pays, tout ce qui était à l’ouest de la rivière Outaouais fut divisé, en 1788, en quatre districts dont celui de Bathurst auquel appartiendra Bytown.

Jusqu’à l’arrivée des Loyalistes, les Canadiens n’avaient jamais élu un représentant à une législature, et n’avaient jamais voté de quelque façon. La forme de démocratie qu’avaient connue les anciens sujets américains lorsqu’ils habitaient au sud de nos frontières, et les réclamations que ces gens ne cessèrent de faire auprès du gouvernement britannique, forcèrent presque l’Angleterre à diviser le pays, en 1791, en Bas-Canada avec ses 130,000 habitants (le chiffre varie quelque peu selon les auteurs) en grande majorité de langue française et de religion catholique, et en Haut-Canada avec 20,000 hab. (encore ici, le chiffre varie) presque tous de langue anglaise et de religion protestante. Ceux que la proximité de notre puissant voisin ne cessent d’inquiéter peuvent, avec raison, invoquer des arguments à l’effet que les Américains ont quelquefois, faudrait-il dire souvent, dicté notre politique. Eux, qui ne voulaient pas vivre d’après le Code français utilisé dans

le Bas-Canada, et sous le contrôle de l'église catholique, obtinrent donc de l'Angleterre, presque aussitôt après leur arrivée dans nos parages, que le Haut-Canada soit créé et gouverné d'après la loi anglaise.

La démocratie n'y gagna pas grand-chose puisque ce furent les débuts de ces fameuses cliques, de ces emplois considérés comme des sinécures que le gouvernement britannique donnait généreusement à ses préférés et qui, somme toute, furent à l'origine des troubles de 1837 tant au Haut qu'au Bas-Canada.

Sans pour autant que les environs des chutes Rideau attirent les arrivants, le comté de Carleton se peuplait. Créé en 1798, il fut nommé d'après Sir Guy Carleton, plus tard Lord Dorchester, gouverneur de Québec en 1768 et Commandant en chef des forces britanniques en Amérique. Jean Bruchési qualifie Sir Guy d'homme généreux, épris de justice et c'est l'opinion de la plupart des historiens sur celui d'après qui a été nommé le comté dans lequel se trouve Ottawa. Au moment où il fut fondé, cependant, le comté de Carleton était loin de comprendre les quatorze cantons qui le forment maintenant.

Dès la création du Haut-Canada, des loges maçonniques furent installées. Vers ce même temps, une demande de terrain, la première, fut faite dans le canton de Hull, Bas-Canada. Les Archives possèdent cette requête qui fut rejetée mais un Américain, P. Wright, aura plus de chance quelques années plus tard.

Nous sommes encore au début des années 90. Un anonymat profond enveloppe notre région. "Il n'y a pas d'éclaircies, pas de huttes, pas de sentiers, pas de traces de la présence de l'homme" dit St-Mars.

Une carte de 1791 par Arrowsmith montre, dans les Bahamas, des îles aussi peu connues aujourd'hui que les Turks, cependant que la rivière Ottawa est indiquée par un mince filet sombre, sans nom. Cette année-là, les parents et les quatre frères de la famille loyaliste Burritt s'installent à Maitland; deux ans plus tard, Stephen Burritt, ancien soldat, descend la rivière Rideau, son radeau s'échouant sur les rapides qui portent aujourd'hui son nom, à quarante milles au sud de la capitale. Stephen et sa jeune femme furent donc les premiers Blancs à bâtir leur cabane de bois rond le long du parcours nord de la Rideau, et leur fils Edmund fut le premier bébé né sur les bords de cette rivière.

Les 21 coups de canon qui, à la fin du 18<sup>ième</sup> siècle marquent l'avènement de York (Toronto) comme capitale du Haut-Canada semblent sonner également le réveil de notre région. On la découvre mais c'est la rive opposée à nos falaises qui attirera d'abord l'attention des pionniers.

En 1797, se tint le dernier marché public d'esclaves, pratique qui sera abolie ici et qui subsistera aux Etats-Unis jusqu'en 1862. C'est pourquoi près de 50,000 esclaves se réfugièrent dans le Haut-Canada et aux Maritimes dans cet intervalle.

Voici l'hiver de 1800 et le profond silence qui règne dans les forêts de hauts pins blancs qui bordent les rives à l'endroit où nous sommes, est rompu à jamais. Voici l'Américain Philemon Wright avec femme, enfants, amis, chevaux, traîneaux, et au milieu de tout cela, l'enthousiasme et le courage qui président toujours à la découverte de terres vierges et à leur peuplement.



Entendez-vous chanter les bois où nous allons?  
Sur les pins droits et hauts comme des colonnades,  
Les oiseaux amoureux donnent des sérénades,  
Que troubleront, demain, les vigoureux colons.

"Les Gouttelettes" Pamphile Le May 1837-1918

(Le poète vint, pour la première fois, à Ottawa, en 1858 et fut traducteur au Parlement fédéral de 1865 à 1867)

Bien que cette étude concerne Bytown, on ne peut ignorer que le voisinage des établissements du Bas-Canada, mis en place vingt-six ans avant le creusage du canal, n'ait influencé grandement le développement de ce côté-ci de la rivière, au-dessus de laquelle on s'empessa de jeter un pont dès que le canal fut commencé.

Tout au long de mon travail, on verra combien le pionnier lui-même puis, par la suite, ses descendants, furent intimement liés, par mariage, aux pionniers de Bytown et s'infiltrèrent dans la vie politique surtout.

D'après St-Mars, Philemon Wright est né à Hull, ville de Grande-Bretagne, en 1860. La plupart des historiens le font naître, cependant, à Woburn, au Mass. Voilà une des occasions où le chercheur perd le peu de latin qu'il sait. De fait, explique Lucien Brault, le canton s'appelait Hull depuis 1792, bien avant que Philemon Wright vienne dans nos parages. Le nom que porte la

ville transpontine aujourd'hui n'a donc rien à voir avec le lieu de naissance—problématique, lui aussi—de son fondateur, mais vient du fait que le canton où le village fut installé portait le nom de Hull qui s'attacha petit à petit, au modeste établissement de Wright.

Il est certain toutefois que c'est de Woburn, au Mass., que le petit groupe de pionniers, dirigé par Philemon Wright, partit pour nos régions pendant l'hiver de 1800.

“Ce n'était pas un Loyaliste, dit St-Mars, puisqu'il avait pris les armes contre l'Angleterre, tout spécialement en 1775”. Plutôt qu'un loyalisme exalté, ce fut surtout le goût de l'aventure et du profit qui poussa Philemon Wright à remonter l'Outaouais, explorant la Grande Rivière, admirant les splendides arbres qui en garnissaient les bords. “Nous grimpons au sommet des grands arbres, écrit-il, pour un tour d'horizon”. Il était de plus en plus persuadé qu'il pourrait installer dans nos parages un commerce lucratif découlant de l'exploitation intensive des magnifiques forêts.

Sur la foi de ses descriptions enthousiastes des terres désertes et de la richesse des forêts, Wright obtint que plusieurs de ses compatriotes viennent participer à ce “bonanza”. Sa femme, ses enfants, son frère vinrent aussi.

En plein hiver de 1800, Wright, les membres de cinq familles, quatorze chevaux, des provisions et quelques bêtes remontaient l'Outaouais. Après une nuit passée à la lumière glacée des étoiles, à l'endroit où se trouve aujourd'hui Hawkesbury, le groupe vint vers l'ouest sur la surface durcie de la rivière. Six jours après, guidés par un Indien, qui ne comprenait pas l'anglais et sondait à chaque instant la solidité de la glace, les Américains arrivèrent à l'embouchure de la rivière Gatineau. Ils continuèrent jusqu'à peu de distance de là, sur la rive nord, près des chutes Chaudière, non loin de la piste que les porteurs de canots devaient suivre, leur embarcation sur la tête, pour éviter les vigoureux remous de la Chaudière. Les rives et les terres qui les bordaient étaient inhabitées.

St-Mars analyse les raisons pour lesquelles Wright choisit une rive plutôt que l'autre. Une des raisons fut que la rive sud était ornée de falaises abruptes, taillées en précipices. Les canots y pouvaient aborder difficilement, tandis que la rive nord, en pente douce, “invitait le canot à s'y reposer” dit-il. Nul doute que le pionnier regarda aussi avec méfiance les larges terrains détremés, les grands arbres qui semblaient y flotter et l'apparence de lieux

malsains, infestés de moustiques pendant l'été, qui étaient le lot de ce coin-ci.

On se mit au travail immédiatement pour s'installer tant bien que mal jusqu'à ce que la belle saison permette de commencer à travailler la terre pour nourrir le groupe d'arrivants.

L'installation ne se fit pas sans peine car il y eut quelques objections de la part des Indiens qui venaient quelquefois dans les parages. En voyant ces étrangers, ils craignirent, dit Greening, que le pionnier et ses compagnons, munis de haches et accompagnés d'animaux inconnus et étranges, n'eussent en vue la capture des castors, la destruction des forêts et surtout des érables. Wright sut leur expliquer, pour les rassurer, qu'il s'agissait seulement de déboisement. Wright dut, par après, se rendre à Montréal pour faire confirmer ses droits sur les terres désirées et désirables. Finalement, la diplomatie eut le dessus, les Indiens le dessous et l'Américain sut si bien mousser une bonne camaraderie entre les Indiens et lui-même qu'il fut fait "chef" de la tribu. Le groupe commença à défricher et planter dans un sol qui se révéla tout de suite très fertile.

Quant au village lui-même, il fut coiffé d'une quantité impressionnante de noms dont celui de "La Chaudière" dit Edgar Boutet. On l'appela aussi "Wright's village", "Wright's town" et le pionnier lui-même préférait l'appellation de "Columbia". En 1875, le village prit officiellement le nom de Hull.

On cultiva le chanvre; cette culture réussit si bien que la "Society of Arts of Lower Canada" offrit à Wright une médaille. Mais, la préparation du chanvre pour le marché était un procédé coûteux et fut finalement abandonnée. Le Musée Bytown montre un énorme câble de chanvre qui sortait de la manufacture de Wright, et qui servit aux travaux du canal.

Philemon Wright avait quatre fils: Philemon Jr., l'aîné né en 1782 (il mourut en 1821), Tiberius, Ruggles et Christopher né en 1798, trois filles, dont Christina qui naquit après l'arrivée du couple à Hull. Cette fille cadette épousa un Webb et se fit construire la maison de pierre des bords de l'Outaouais québécois où, pendant un certain temps, les réunions de la Société d'Histoire de l'Ouest du Québec, eurent lieu. Cette construction date de 1838. Une partie de la maison du côté est date de 1840.

La femme de Philemon était une Wyman. Le frère de cette dernière était également venu au début du 19<sup>ième</sup> siècle. Aujourd'hui, un descendant de ces Wyman, un fermier à sa retraite, vient de publier "What Men They Were", décrivant l'esprit pionnier des premiers habitants de la vallée. A plus d'un titre, ce livre est remarquable. L'auteur, S. Wyman MacKechnie, a écrit cet ouvrage, son premier, à 77 ans. Bon sang ne peut mentir! D'ailleurs, le journaliste irlandais Grattan O'Leary n'a-t-il pas écrit un livre à 87 ans, un an avant de mourir?

Près des chutes que les Indiens appelaient "Asticou" s'éleva bientôt une belle maison que Wright nomma "Wigwam", de même qu'une armurerie, de petites chapelles, des écoles, une tannerie et un bon hôtel appelé "Columbia".

En 1806, la première descente de l'Outaouais par un radeau de bois destiné à l'Angleterre, commença l'ère de prospérité et l'exploitation massive des forêts de nos rives<sup>1</sup>. Ce premier radeau prit cinquante-cinq jours pour descendre la rivière jusqu'à Montréal puis pour aller jusqu'à Québec d'où les beaux pins blancs étaient dirigés vers la mère patrie afin de servir à ses besoins dont le plus urgent était la construction des navires.

Il s'agissait alors de billots car l'industrie du bois équarri ne commença ici que vers 1850 avec l'arrivée des américains Bronson, Eddy et autres, du canadien Booth et l'exploitation des forces hydrauliques données par les chutes Chaudière.

Wrightstown prospérait, mais il faut se rappeler qu'il s'agissait bien d'un village destiné à loger ceux qui travaillaient pour la famille Wright et non pas à l'établissement permanent de colons qui tiendraient en main leur propre destinée. Nous parlerons plus tard de cet aspect particulier du développement de Hull, certainement à l'origine des lenteurs de sa progression.

L'activité de Wright était grande. Une des premières routes construites fut le Chemin Britannia qualifié, en 1832, de "bonne route" par l'arpenteur Bouchette. En passant, remarquons que, dans ce pays en grande partie inexploré, la profession d'arpenteur était recherchée. Le père de Sir Wilfrid Laurier, les Bouchette, Mr Holland (qui était Hollandais!) et d'autres exerçaient ce métier. Le monument du pionnier est certainement bien à sa place dans le

<sup>1</sup> Voir à la Bibliothèque nationale, une gravure de C.W. Jefferys, montrant Ph. Wright dirigeant la descente du premier train de bois.



cimetière au sud de l'importante artère, anciennement Britannia mais maintenant Chemin d'Aylmer. Dans ce cimetière, situé presque à la sortie de Hull, entre la ville même et Val-Tétreau, les membres de la famille Wright reposent tout autour de leur chef, comme une couronne au courage et à la persévérance de cet homme énergique qui ne se laissa pas abattre lorsqu'un incendie détruisit presque tout le village en 1808.

En 1816, le pionnier envoyait son fils Ruggles en Angleterre afin de se familiariser avec de bonnes méthodes d'élevage et les moyens les plus modernes pour construire un glissoir afin que les billots puissent éviter les chutes turbulentes et descendre l'Outaouais sans trop de dommage jusqu'aux eaux plus tranquilles qui roulent vers Montréal. De ce voyage, Ruggles ramena avec lui plusieurs familles d'Anglais qui s'installèrent à Hull-Sud <sup>4</sup>.

Bien que les Francophones forment maintenant 95% de la population hulloise, les environs de la ville, soit Aylmer et surtout la Gatineau, se souviennent fort bien de leurs origines anglaises. La "Gatineau Historical Society", fondée en 1963, pour ne mentionner qu'elle, est anglaise, tant par la nationalité de ses membres que par ses activités, publications, etc. De fait, c'est elle qui a fait publier "Hurling Down the Pine" par le Major Courtney Bond, mentionné dans cette bibliographie. De temps en temps, des politiciens de langue anglaise sont élus dans ces régions et des incidents comme l'installation d'une école secondaire privée et anglaise "The Cenacle" dans l'ancien Monastère des Rédemptoristes, chemin d'Aylmer, rappellent que toute cette partie ouest de la province de Québec eut une origine presque entièrement anglaise et qu'encore aujourd'hui de nombreux citoyens parlant cette langue y habitent. De la province de Québec, c'est probablement la partie la plus anglaise, et cette assertion a été confirmée par des données de Statistiques Canada en février 1978 qui nous informent que du côté de l'Outaouais québécois la ville d'Aylmer compte le plus fort nombre de résidents dont la langue maternelle est l'anglais, soit 11,240. On remarque que les Loyalistes qui vinrent s'installer dans les Cantons

<sup>2</sup> Gard mentionne à la page 83 de "Pioneers of Upper Canada" ceux qui s'installèrent dans le village de Wrightstown au cours des dix premières années; aucun nom de langue française. Aucun descendant de Wright n'épousa une personne de langue française.



de l'est, par exemple, s'assimilèrent rapidement et souvent sous des noms anglais on trouve des Québécois qui parlent couramment notre langue. Ceux qui habitent la région avoisinant Hull parlent rarement le français. J'ai été plusieurs fois à même de m'en rendre compte.

Tandis que seules quelques cabanes perçaient les épaisses forêts de la rive sud, le village de Wright prenait de l'avant. En 1823, la première église anglicane, St. James, fut construite où se trouve aujourd'hui la bibliothèque municipale. La "Christ Church Cathedral" d'Ottawa, qui en fut dépendante au début, possède des souvenirs de cette première église qui brûla en 1865. Sa remplaçante fut construite ailleurs, à l'angle des rues Church et Main mais elle fut détruite par le grand feu de 1900. La pierre angulaire de la nouvelle église, inaugurée en 1901, contenait, entre autres choses, une bouteille où se trouvaient des grains de blé vieux de 3,000 ans. En effet, ils provenaient d'un don du Général Hutton qui, combattant en Egypte, se les était procurés du cercueil d'une momie. Le professeur Robertson, de la Ferme expérimentale, planta quelques-uns de ces grains à la Ferme même où ils germèrent avec succès.

Pour fêter le 150ième anniversaire de la construction de l'église-mère de toutes les églises anglicanes de la région, une cérémonie de prières eut lieu le 23 septembre 1973 à la Bibliothèque municipale de Hull où se situait la toute première église.

Dans Hull, maintenant en majorité de religion catholique, il suffit de rappeler que la première église catholique—la chapelle des chantiers dédiée à Notre-Dame des voyageurs—fut construite en 1839, disent certains, en 1846 affirment St-Mars et le Père G. Carrière; De Barbezieux, lui, place la construction de cette chapelle en bois, sur un terrain offert par Ruggles Wright, en 1836.

On y dit régulièrement la messe à partir de 1855, écrit Joseph Jolicoeur.



Au début, aucune route n'existait le long de l'Outaouais du côté sud mais, aux environs de 1820, une voie très rustique, faite de billes, fut construite entre Montréal, Grenville et Wrightstown, dont la population était, à ce moment-là, d'environ 700. Cette route était si mauvaise que l'on préférait voyager par eau. Voulant

améliorer les communications autour de son village, Wright construisit, vers la même époque, le premier vapeur qui circula sur l'Outaouais, le "Union" qui allait de Grenville à Wrightstown en 34 heures. Par après, d'autres compagnies lancèrent des bateaux à vapeur sur la Grande Rivière.

Jusqu'en 1810 environ, peu ou pas de Canadiens français vivaient à l'ouest de l'île de Montréal, dans le Bas-Canada, mais de petits villages s'établissaient déjà. Le premier fut, en 1804, celui qui résulta de la vente par le séminaire de Québec d'une large bande de terrain près de ce qui est aujourd'hui Montebello, à un avocat de Montréal, Joseph Papineau. Il commença à l'exploiter en 1810 et le vendit à son fils Louis-Joseph qui s'illustra dans la vie politique du pays et participa activement aux troubles de 1837. A la fin de la première décennie du 19<sup>ième</sup> siècle., des Canadiens viennent habiter les environs de Montebello; la paroisse de ce nom remonte donc à 1815, étant la plus ancienne du diocèse d'Ottawa et de Pembroke.

Cette année-là, Joseph Bouchette, arpenteur, dessina la première carte de l'Outaouais car le gouvernement de Londres lui avait demandé de faire l'inventaire et les relevés topographiques du Haut-Canada.

Dans les environs immédiats du village de Wright, on avait commencé à concéder des terres à la Pointe-Gatineau vers 1809. Cultivateurs, draveurs et Voyageurs s'y étaient installés mais une peinture de H. Du Vernet<sup>3</sup> nous montre, même en 1823, le village de Philemon comptant peu de maisons, dispersées sans ordre, un peu au hasard du côté des chutes. La forêt est encore toute proche. Vingt-et-un ans après sa fondation, Bytown devint la ville de Bytown mais du côté hullois, on voit bien, plus de vingt ans après son installation, le moulin et la taverne appartenant à Philemon Wright mais presque rien d'autre. De fait, cela confirme ce que nous savons déjà. Wright était un homme d'affaires averti, le chef d'une dynastie, un marchand avisé et intelligent et son intérêt résidait dans ces trains de bois qui descendaient la rivière vers Québec et sur lesquels travaillaient et vivaient ses employés. Fut-il le fondateur d'une ville? Plus tard, lorsque Bytown se développera rapidement et deviendra vite une ville importante, j'essaierai de chercher les causes qui ont fait que l'aînée a semblé piétiner sur

<sup>3</sup> Aux Archives nationales.

place dans son développement tandis que la cadette avançait très vite vers un achèvement qui la classera la première ville du pays tout entier.

Mais, n'allons pas plus vite que les événements eux-mêmes...

★ ★ ★

## CHAPITRE V

**Autour de nos falaises avant 1826: les premiers Loyalistes dans notre région—Fondation de Perth et de Richmond—Le duc de Richmond—Les seigneurs du comté de March—Peuplement du côté sud de l'Outaouais—Regard sur l'emplacement de Richmond Landing.**

Pendant qu'un village s'installait du côté nord de la Grande Rivière, près de l'embouchure de la Gatineau, que se passait-il dans les forêts qui longeaient l'Outaouais au sud?

J'ai déjà dit que le Haut-Canada se peuplait lentement. L'opinion qu'en rapportaient les visiteurs n'était pas pour faire briller ses beautés aux yeux d'éventuels immigrants. "Le Haut-Canada est un pays plat, son aspect est généralement sombre et repoussant" écrit l'Irlandais Edward Allen Talbot en 1818, dans un ouvrage paru en 1825 et qui s'intitulait "Cinq années de séjour au Canada", ouvrage écrit d'abord en anglais mais que j'ai lu en français à la Bibliothèque municipale. De fait, le Canada tout entier avait mauvaise réputation. "Je ne peux m'imaginer, disait quelqu'un, pourquoi l'Angleterre retient un Dominion si dépourvu. La moitié couverte de neige à perte de vue, l'autre moitié est solitude".

Entre Montréal et le village de Wright, des familles s'étaient installées depuis le début du 19<sup>ième</sup> siècle, mais le côté ontarien exerçait peu d'attrait. A l'Orignal et aux environs, à Cumberland surtout où s'installaient des Ecosais, on commençait à voir quelques cultivateurs, quelques marchands mais l'absence de routes en rendait l'accès difficile, sinon par voie d'eau. De là à nos falaises, il n'y avait pas grand-chose sinon les superbes forêts qui descendaient jusqu'à la rive.

Toutefois, il faut mentionner ici la première concession de terrain qui se fit au milieu de ce beau paysage d'automne que j'ai sous les yeux, c'est-à-dire au bord de l'Outaouais entre le pont Champlain que j'aperçois là-bas et les falaises qui bordent le village de Rockliffe dont je vois d'ici les épaisses frondaisons.

Une dame semble avoir été la première propriétaire de terres de ce côté-ci de la rivière quoique peu d'historiens mentionnent le nom d'une certaine Grace MacQueen qui ne vint probablement jamais ici; elle acheta ou reçut en 1801 une large bande de terre au sud de ce qui deviendra un village vingt-cinq ans plus tard. Ces terrains situés au sud de la rue Somerset et des lots de Besserer, furent acquis, en 1832, par le lieutenant—colonel John By et apparaissent comme tels sur les cartes de l'époque.

Presque la même année, la Couronne concéda à Jacob Carman, une bande de terrain à partir des chutes Chaudière, en suivant les baies que surplombent les deux grandes falaises en face de Hull. Comme beaucoup d'autres qui acceptèrent un don du gouvernement, ce Carman ne vint pas dans nos parages et vendit la propriété à Thomas Fraser en 1812. Le fils de ce dernier, le colonel Hugh Fraser, en fut ensuite le propriétaire. Ce fut ce terrain qu'acheta, en 1823, pour le compte de l'Angleterre, le gouverneur Dalhousie.

Vers 1809, Robert Randall se procura, sur la colline où sont aujourd'hui les édifices parlementaires, une partie de la forêt de grands arbres. À cause de déboires, cependant, il ne put donner suite à son projet d'installer là un petit village et fut même arrêté et mis en prison à Montréal pour dettes. Ce terrain fut acheté, en 1820, on verra à la suite de quelles circonstances, par le Capitaine Le Breton, rejeton d'une famille huguenotte de la Bretagne mais vivant sur l'île Jersey. Sa femme était Susannah George qu'il épousa à Québec en 1828. Pour l'achat des terrains convoités, le capitaine s'adjoignit, comme partenaire, le Juge Livius Sherwood, qui descendait de ce Justus Sherwood, agent du Gouverneur Haldimand pour faire du Vermont une province du Canada, projet qui ne réussit pas. Avec Le Breton, il fut propriétaire de presque tous les terrains à l'ouest de Bronson où se trouvait son imposante demeure "Mount Sherwood".

Arrêtons-nous pour étudier quelque peu le comportement de Robert Randall qui, s'il n'avait pas été victime d'une malchance, aurait pu être coiffé du titre de "fondateur de Bytown". Les allées et venues de Randall semblent assez vagues. Encore ici, et souvent

ailleurs, il est difficile de faire le point. Sara B. Craig, entre autres, dit que cet homme avait un petit moulin à farine près des chutes, tandis qu'on affirme, ailleurs, qu'il n'est peut-être jamais venu dans notre région. En cela, il ressemblait à ceux qui achetèrent pour peu ou qui reçurent gratuitement, de grands terrains. Ne voyant pas les possibilités de développement, ces "aveugles" vendirent leur bien pour rien ou presque. Certains historiens ont dit que l'enjeu en était souvent une bouteille de whisky.

Hamnett Hill a décrit, en 1919, les déboires sans nombre de ce Randall, plus tard membre du Parti de la Réforme; treize ans de sa vie furent consacrés à essayer de faire reconnaître ses droits sur les terrains de Bytown. Il mourut en 1834, sans y avoir réussi. Toujours est-il que ce malheureux homme attire la sympathie de l'écrivain Walker. Il raconte que le pauvre sire dut vendre les terrains avant que sa cause puisse être entendue. Sur la tombe de Randall, dans le cimetière historique militaire de Lundy's Lane, on lit ces mots: "He died of colonial mis-rule".

Le premier dont la cabane de bois rond piqua la forêt bordant nos rives—fait dont on est certain, cette fois—fut un Loyaliste Ira Honeywell. La plaque qu'a fait élever la CCN à l'endroit où était sa cabane, se lit comme suit:

"Le premier colon—En 1809, Ira Honeywell fit l'acquisition d'un lot situé ici et y construisit l'année suivante, une habitation en rondins. Le père de ce pionnier du township de Nepean était originaire de l'Etat de New York et s'était établi dans le comté de Grenville. En 1811, Ira Honeywell amena de Prescott sa femme et ses trois enfants. Quelques descendants de cette famille vivent encore tout près d'ici".

Cette plaque a été installée sur les larges pelouses désertes qui bordent au sud la Promenade de l'Outaouais, à la hauteur du quartier de Woodroffe, à l'angle des rues Lockhart et Algonquin. D'ici, par une journée très froide de fin-janvier, j'ai pu voir le paysage que le jeune pionnier avait devant les yeux: les collines bleues de la Gatineau avec leur ligne douce et des plaques de couleur blanche et, plus près, l'espace de neige recouvrant la rivière Outaouais. Il semblerait qu'Honeywell déménagea, par après, plus au sud car on mentionne une seconde habitation qui se serait élevée coin chemin de Richmond et rue Lockhart. Elle se trouvait à environ un demi-mille de la rivière car, ai-je lu, les Indiens, descendant en canot d'écorce, auraient été malencontreusement intrigués en voyant une fumée s'échapper d'une cabane isolée. Ce fut dans un de ces deux modestes logis

que naquit le premier bébé blanc du canton. Il mourut peu de temps après.

Eventuellement, Ira Honeywell acquit un immense terrain, 2,000 acres environ, à l'ouest de la région. Son père, Rice Honeywell, avait obtenu un bail de 21 ans sur les terres qui se trouvaient dans le triangle Ottawa-Rideau, désigné par la "Letter O" sur les premières cartes de Bytown. Le bail fut transféré à un E. Chamberlain en 1815 puis, finalement, à Thomas McKay.

Ira Honeywell eut trois petits-fils et leurs descendants sont nombreux dans la région.

En 1814, Roger Moore et ses frères vinrent vivre à côté des Honeywell. Ce fut dans leur maison qu'eut lieu le premier mariage de Nepean.

Deux ans plus tôt, un jeune et énergique Loyaliste, Bradish Billings, qui avait déjà travaillé pour Philemon Wright en 1805, construisit une cabane de billes sur les bords de la rivière Rideau où se trouve actuellement Riverside Drive et Bank; il fit le commerce du bois avec William Mahr ou Marr, et Elkanah Stuyar ou Stowell. Le pont Billings porte le nom du pionnier. La jeune épouse de Bradish était Lamira Dow dont le père habitait près de Merrickville.

Neuf ans plus tard, un autre Loyaliste, militaire celui-là, le capitaine William Smyth, s'installe à côté des Billings où est actuellement le Centre médical de la Défense nationale. Le chemin Smyth, qui va du chemin Alta Vista au boulevard St-Laurent est nommé d'après lui.

Les pierres de la cheminée de la première cabane de Billings ont servi, dit Haig, à l'érection d'un monument du côté nord de Riverside Drive.

Probablement vers 1818, Jehiel Collins, fils du Capitaine Collins de Richmond, avait un magasin sur la presqu'île en bas de la falaise du sud de la rivière, et au nord des terrains que l'on appelle les Plaines Le Breton, en face du village de Wright. Il vendit cet établissement à son employé, un nommé Caleb T. Bellows qui était venu des Etats-Unis et avait épousé la fille de son patron. Bellows construisit un quai qui prit le nom de Bellow's Landing et aussi Nepean Point, appellation par après donnée à une haute falaise plus à l'est.

Quelques incertitudes entourent ces premiers établissements. Gourlay affirme ce qui précède au sujet de la date de

l'établissement Collins. Par contre, Wilfrid Eggleston dit que Jehiel Collins vint ici en 1809, y construisit un débarcadère et un magasin de bois rond qu'il vendit à son commis, Caleb T. Bellows peu de temps après.

Comment s'y reconnaître? J'ajouterai seulement que si Collins était le fils du Capitaine Collins, de Richmond, la date "1818" paraît vraisemblable car Richmond ne fut fondée que cette année-là. Quoi qu'il en soit, il semblerait que Caleb Bellows choisit plus tard de vivre au sud-ouest de Bytown car, en 1830, il fut le premier maître de poste d'une petite agglomération qu'il nomma Carleton Place.

En 1817, la famille écossaise de William Thomson et celle de John Burrows Honey arrivent sur le même navire. Certains historiens font remonter l'arrivée de Thomson à 1813.

La famille Thomson, pauvre et démunie de tout, défricha un lopin de terre qui se trouverait aujourd'hui entre l'avenue Carling et la rivière Ottawa, à Westboro. Il ne faut pas confondre le pionnier William Thomson avec Philip Thompson qui, plus tard, construisit, face à l'île Victoria, le moulin où loge maintenant un restaurant justement appelé "The Mill". Après avoir travaillé la terre, Thomson s'intéressa au commerce du bois. Il est difficile de se rappeler sa pauvreté première lorsque l'on admire la splendide résidence du 529 chemin de Richmond, appelée "Maple Lawn", construite entre 1831 et 1834 par Thomson, habitée par Thomas Cole en 1878 et qui appartient maintenant à la CCN. Elle est occupée par M. et Mme Lloyd Rochester. Un nommé Thomas Birch vint aussi bâtir une cabane avant 1820 près des Thomson.

Vers 1818, Isaac Firth avait élevé une auberge le long du sentier qui partait du débarcadère. Il s'adjoignit un associé du nom de Berrie ou Berry; cette simple auberge en bois s'appelait, en 1828, "Union Hotel". Un de ces hommes était-il de descendance suédoise? H.P. Hill, donnant une causerie sur "Bytown en 1837" à la "Women's Historical Society of Ottawa" parle d'une cabane habitée en 1819 par un Suédois qui avait un traversier.

John Burrows Honey, officier anglais et ingénieur civil, bâtit sa cabane de bois rond à l'angle des rues Lyon et Sparks, entre 1817 et 1819.

Lewis Williams, qui arriva aussi vers cette époque, peut-être en 1817, avec sa famille composée de deux fils et cinq filles, construisit une maison en 1821, la plus ancienne d'Ottawa à n'en pas douter,